

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture en couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-SIXSIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1892 - 94

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1892

PAAP
BV
2815
Q3A3
no 46-54
1892-94

Permis d'imprimer:

EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

Rapporté.....	\$3138 94	Reporté.....	\$4790 89
Damase Saint.....	0 50	Lévis N.-D.....	259 50
Damien Saint.....	36 00	Lotbinière.....	27 80
Denis Saint.....	31 81	Louise Sainte.....	20-50
Deschambault.....	61 00	Magloire Saint.....	6 00
Désiré Saint du Lac Noir..		Malachie Saint.....	1 50
Ecureuils.....	20 00	Marguerite Sainte.....	
Edouard Saint de Frampton	4 47	Marie Sainte.....	7 03
Edouard Saint de Lotbinière	17 00	Martin Saint.....	
Eleuthère Saint.....	5 00	Maxime Saint.....	4 60
Elzéar Saint.....	25 00	Méthode Saint d'Adstock..	
Emmèlie Sainte.....	9 75	Michel Saint.....	72 25
Ephrem Saint.....	6 80	Mont-Carmel.....	
Etienne Saint.....	18 10	Naroisse Saint.....	
Eugène Saint.....	9 20	Nérée Saint.....	3 05
Evariste Saint.....	5 00	Nicolas Saint.....	52 00
Famille Sainte.....	28 00	N. D. de Moutauban.....	5 00
Félix Saint du Cap Rouge.		N. D. du Portage.....	19 55
Ferdinand Saint.....	9 40	N. D. du Rosaire.....	
Ferréol Saint.....	23 10	Onésime Saint.....	2 00
Flavien Saint.....	12 50	Pacôme Saint.....	5 00
Foye Sainte.....	35 00	Pamphile Saint.....	11 10
François Saint de Beauce..	21 00	Pascal Saint.....	50 00
François Saint I. O.....	26 00	Patrice Saint.....	17 75
François Saint du Sud....	32 00	Paul Saint de Montminy..	9 65
Frédéric Saint.....	43 30	Perpétue Sainte.....	0 50
Georges Saint.....	34 00	Pétronille Sainte.....	22 78
Germaine Sainte.....	0 50	Philémon Saint.....	4 01
Gervais Saint.....	41 15	Philippe Saint.....	10 50
Giles Saint.....		Philomène Sainte.....	8 50
Grégoire Saint du Saulx M.	10 27	Pierre Saint de Broughton..	57 00
Gronduines.....	74 00	Pierre Saint I. O.....	102 55
Hélène Sainte.....	29 75	Pierre Saint du Sud.....	25 25
Hénédine Sainte.....	37 12	Pointe-aux-Trembles.....	50 00
Henri Saint.....	75 37	Portneuf.....	20 45
Honoré Saint.....		Prospère Saint.....	
Inverness.....	23 75	Raphaël Saint.....	
Isidore Saint.....	36 57	Raymond Saint.....	43 65
Ile-aux-Grues.....	36 79	Rivière-du-Loup.....	71 70
Islet.....	101 75	Rivière-Ouelle.....	7 00
Jean-Chrysostôme Saint..	18 35	Roch Saint des Aulnaies..	27 51
Jean Saint Deschailions..	31 40	Romuald Saint.....	32 75
Jean Saint I. O.....	155 00	Sacré-Cœur de Jésus.....	12 14
Jean Saint Port-Joly.....	60 00	Sacré-Cœur de Marie.....	18 00
Jeanne Sainte.....	38 39	Samuel Saint.....	8 50
Joachim Saint.....	44 77	Sébastien Saint.....	12 78
Joseph Saint de Beauce..	80 52	Severin Saint.....	3 00
Joseph Saint de Lévis....	66 00	Sillery.....	16 50
Julie Sainte.....	20 57	Sophie Sainte.....	7 42
Justine Sainte.....		Stoneham.....	2 00
Kamouraska.....	20 00	Sylvestre Saint.....	18 52
Lambert Saint.....	24 00	Thomas Saint.....	76 35
Lambton.....	9 00	Tite Saint.....	
Laurent Saint.....	80 00	Ubalde Saint.....	
Laval et Lac Beauport....		Valcartier.....	
Lazare Saint.....	28 00	Vallier Saint.....	50 25
Léon Saint.....		Victor Saint.....	8 25
Porté.....	\$4790 89	Montant des contributions.	\$5982 53

Montant des contributions.....	\$5,982 53
Intérêts etc.....	153 00
Legs de Dame Ls Gauvin de Pointe-aux-Trembles.....	50 00
“ “ feu Delle Angélique Mercier de Ste-Anne de Beaupré.....	100 00
Total de la recette....	<u>\$6,285 53</u>

État des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1891 et finissant le 1er octobre 1892.

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 400 00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1,000 00
Annales.....	400 00
Pour vases sacrés et ornements.....	700 00
Mission de Ste-Anne de Broughton.....	50 00
“ de St-Benoit-Labre.....	100 00
“ de St-Bruno.....	150 00
“ des Chantiers du Maine.....	100 00
“ de St-Onésime.....	200 00
“ de Ste-Pétronille.....	200 00
“ de la Rivière-à-Pierre.....	200 00
“ de Saint-Zacharie.....	200 00
“ de Saint-Zéphirin de Stadacona.....	605 98
Pour l'Œuvre des Sourds-Muets.....	50 00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham.....	200 00
“ d'Ashford.....	30 00
“ de Saint-Benoit-Labre.....	100 00
“ de Saint-Cajétan d'Armagh.....	100 00
“ de Saint-Damase.....	250 00
“ de Saint-Gédéon et de Saint-Martin.....	250 00
“ d'Inverness et Leeds.....	200 00
“ de Ste-Justine et de Ste-Rose.....	200 00
“ de Laval et du Lac Beauport.....	200 00
“ de Saint-Magloire.....	100 00
“ de Saint-Marcel.....	100 00
“ de Saint-Méthode d'Adstoik.....	150 00
“ de Saint-Narcisse.....	50 00
“ de St-Nérée.....	100 00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	100 00
“ de N.-D. du Rosaire et de Ste-Apolline.....	250 00
“ de Ste-Perpétue.....	250 00
“ de Saint-Philéon.....	100 00
“ de Sainte-Praxède.....	50 00
“ de Saint-Prospér.....	150 00
“ de la Rivière-à-Pierre.....	200 00
“ de Saint-Samuel et de Saint-Ludger.....	125 00
“ du Saunt-au-Cochon.....	25 00
“ de Saint-Séverin.....	100 00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150 00
Total.....	<u>\$7,280 00</u>

RÉSUMÉ.

Recette de 1891.....	\$6,285 53
En caisse de l'an dernier.....	2,147 98
Total.....	<u>\$8,433 51</u>
Somme allouées pour 1891-1892.....	7,280 00
Reste en caisse.....	<u>\$1,153 51</u>

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

Diocèse de Québec.....	\$ 967 65
“ Montréal.....	740 88
“ Ottawa.....	362 81
“ Rimouski.....	220 25
“ Trois-Rivières.....	165 00
Vicariat Apost. de Pontiac.....	142 77

\$2,598 81

Donné à Mgr Taché.....	\$519 66
“ Mgr Grandin.....	519 66
“ Mgr Grouard.....	519 66
“ Mgr Loirain.....	519 66
“ Mgr Bossé.....	519 66

\$2,598 80

Archevêché, Québec, 30 décembre 1891.

C. O. GAGNON, PRÉ.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
le diocèse de Montréal, pour l'année 1891:*

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Saint-Pierre	\$414 57	Rapports.....	\$1169 62
Notre-Dame	385 00	Hotel-Dieu.....	36 85
Saint-Jacques (2 ans).....	111 40	Hochelaga.....	30 00
La Cathédrale.....	97 50	Sacré-Cœur.....	25 00
T. S. Enfant Jésus du Mile- End (2 ans).....	70 00	Collège de Montréal.....	25 00
Saint-Jean-Baptiste.....	51 15	Séminaire de Philosophie.....	23 00
Sainte-Cunégonde.....	40 00	Notre-Dame de Grâce.....	21 00
		Côte Saint-Paul.....	1 50
Porté.....	\$1169 62	Total.....	\$1381 97

CAMPAGNES.

Saint-Barthélemi.....	\$153 50	Rapporté	\$2075 08
Boucherville (2 ans).....	140 00	Saint-Etienne	24 40
L'Assomption	121 65	Saint-Martin.....	22 00
L'Epiphanie.....	103 19	Repentigny	21 25
Saint-Constant.....	101 15	Saint-Paul.....	21 20
Saint-Roch	100 00	Saint-Augustin.....	20 75
Laprairie.....	86 26	Lavaltrie.....	20 25
Isle Dupas (2 ans).....	85 50	Saint-Thomas	20 10
Masouche.....	80 00	Chateauguay.....	20 00
Berthier.....	68 08	Vaudreuil.....	20 00
Varennes.....	67 00	Saint-Ambroise.....	19 21
Saint-Michel de Napierville..	62 12	Saint-Edouard	17 75
Terrebonne.....	51 85	Sainte-Théodosie	17 75
Saint-Isidore (2 ans).....	50 00	Saint-Léonard de P. Maurice	17 50
Saint-Jacques de l'Achigan.	48 00	Saint-Eustache.....	16 50
Collège de l'Assomption.....	45 60	Saint-Jacques-le-Mineur...	16 00
Contrecoeur.....	45 00	Saint-Blaise.....	15 50
Saint-Philippe.....	43 78	Saint-Lazare.....	14 00
Saint-Alexis.....	42 00	Sainte-Philomène.....	14 00
Saint-Félix de Valois.....	40 00	Isle Bizard.....	13 75
Sainte-Anne des Plaines.....	40 00	Saint-Jean Chrysostôme.....	13 45
Lachenaie.....	39 18	Pointe Claire.....	13 16
Saint-au-Récollet.....	38 25	Rivière des Prairies.....	12 00
Saint-Sulpice.....	38 00	Sainte-Martine.....	10 85
Sainte-Elizabeth.....	37 00	Saint-Paul l'Ermite.....	10 00
Saint-Lin.....	36 80	Sainte-Genève.....	10 00
Saint-Vincent (I. J.).....	36 40	Saint-Jean.....	9 05
Saint-Cuthbert.....	35 00	Sainte-Scholastique.....	9 00
Saint-Polycarpe	30 50	Saint-Hermas	9 00
Rigaud.....	30 00	Sainte-Monique.....	8 50
Lachine.....	30 00	Saint-Laurent.....	8 50
Sainte-Marie Salomé.....	29 23	Sainte-Anne du Bout de l'Île	8 50
Saint-Louis de Gonzague.....	28 50	Saint-Sauveur.....	7 20
Pointe-aux-Trembles.....	27 54	Sainte-Julie.....	7 00
Chambly.....	25 50	Saint-Benoit.....	6 50
Sainte-Marthe.....	25 50	Lacolle.....	6 20
Saint-Hubert.....	25 00	Sainte-Dorothée.....	6 00
Porté.....	\$2075 08	Porté.....	\$2581 90

Rapporté.....	\$2581 90	Rapporté.....	\$2609 05
Les Cèdres.....	6 00	Saint-Stanislas de Kostka..	2 25
Saint-André.....	6 00	Sainte-Béatrix.....	2 00
Saint-Valentin.....	5 55	Rawdon.....	1 75
Sainte-Justine.....	3 60	Howich.....	1 55
Saint-Luc.....	3 00	Sainte-Marguerite.....	1 10
Saint-Placide.....	3 00	Saint-Anicet.....	1 00
Porté.....	\$2609 05	Total.....	\$2618 70

... DIVERSES SOURCES.

Legs, Delle Del. Lafontaine.....	\$500 00
“ M. Brosseau.....	200 00
“ Delle M. Primeau.....	75 00
“ Dandonneau.....	50 00
“ Dame Peirier.....	25 00
Intérêts, loyer, taxes, etc.....	844 20

Total..... \$1694 20

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1891.

Ville et Banlieue.....	\$1331 97
Campagnes.....	2618 70
Diverses sources.....	1694 20

Grand total..... \$5644 87

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1891.

Au Missionnaire du Bienheureux-Alphonse.....	\$125 00
“ Sainte-Barbe.....	125 00
“ Sainte-Béatrix.....	100 00
“ Saint-Calixte.....	75 00
“ Saint-Colomban.....	200 00
“ Saint-Côme.....	125 00
“ Saint-Damien.....	100 00
“ Dundee.....	125 00
“ Sainte-Emmélie.....	125 00
“ Hinchinbrooke.....	200 00
“ Saint-Hippolyte.....	150 00
“ Lachute.....	100 00
“ Sainte-Lucie.....	150 00
“ Sainte-Marguerite.....	150 00
“ Saint-Michel des SS.....	150 00
“ Rawdon.....	100 00
“ Saint-Zénon.....	200 00
“ Howich.....	100 00
“ N. D. de la Merci.....	200 00
“ Saint-Blaise.....	100 00
“ Sainte-Julienne.....	75 00
“ Sainte-Clotilde.....	100 00
“ Saint-Edmond.....	150 50
Au Missionnaire de Caughnavaga.....	100 00
Aux Missions du Nord-Ouest.....	100 00
“ de Madawaska, etc.....	100 00

Porté..... \$3328 50

Rapporté.....	\$3828 50
Œuvre des Tabernacles	100 00
A l'église de Saint-Côme	225 00
" Saint-Hippolyte.....	225 00
Aux RR. PP. Oblats	880 25
" Jésuites	80 25
<hr/>	
Total.....	\$4889 00

DÉBOURSÉS.

Allocations de 1891	\$4889 00
Prêt, administration, taxes, allocations. extra, etc.....	1477 74
<hr/>	
Total des déboursés.....	\$6316 74

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 décembre 1890.....	\$5208 96
Recettes de 1891.....	5644 87
<hr/>	
Total.....	\$10,854 83
Déboursés de 1891.....	6316 74
<hr/>	
En caisse au 31 décembre 1891 pour les dépenses de 1892.....	\$4538 09

J. A. VAILLANT, Ptre., Chan.,
Trésorier.

Archevêché de Montréal, 7 janv., 1892.

*N.B.—Argent reçu depuis le 1er janvier 1892, qui n'est pas
entré dans les comptes de l'année 1891.*

Saint-Rémi.....	\$125 00	Rapporté.....	\$222 50
Longueuil.....	38 50	Saint-Zotique.....	2 00
Saint-Louis (cité).....	50 00	Saint-Edouard.....	1 75
Saint-Cuthbert.....	5 50	Saint-Constant.....	1 50
Lachine.....	3 50		
<hr/>			
Portés.....	\$222 50	Total.....	\$227 75
		J. A. V., Ptre., Chan.	

*P paroisses qui n'ont rien remis pour la Propagation de la Foi,
en l'année 1891.*

Saint-Patrice (cité).	Sainte-Rose.
Saint-Joseph, "	Osteau du Lac.
Sainte-Anne, "	Saint-Clet.
Sainte-Brigide, "	Saint-Télesphore.
Saint-Vincent, "	Ile Perrot.
Saint-Gabriel, "	Oka.
Saint-Antoine, "	Saint-Joseph du Lac.
N.-D. du B. Conseil "	Saint-Colomban,
Saint-Henri à Montréal.	Lachute.
Joliette.	Saint-Janvier.
Saint-François de Sales.	Sainte-Julienne.
Longue Pointe.	Saint-Côme.

Saint-Jean de Matha.
Sainte-Mélanie.
Sainte-Emmélie.
Saint-Alphonse.
Saint-Gabriel de Brandon.
Lanoraie.
Saint-Damien.
Saint-Norbert.
Saint-Michel des Saints.
Saint-Basile.
Verchères.
Saint-Bruno.
Caughnawaga.
L'Acadie.
Saint-Cyprien.
Saint-Ursain.
Hemmingford.
Saint-Hippolyte.
Saint-Jérôme.
Sainte-Thérèse.
Sainte-Adèle.
Sainte-Sophie.

Sainte-Lucie.
Saint-Esprit.
Saint-Calixte.
Chertsey.
Saint-Liguori.
Sherrington.
Hinchinbrooke.
Saint-Antoine Abbé.
Huntingdon.
Beauharnois.
Saint-Timothée.
Ormstown.
T. S. Nom de Jésus.
Saint-Égis.
Valleyfield.
Dundee.
T. S. Rédempteur.
Sainte-Barbe.
Sainte-Clotilde.
Saint-Canut.
Saint-Zénon.
N. D. de la Merci.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

RECETTE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1891.

Les Trois-Rivières : —		Rapporté.....	\$781 02
Paroisse	\$150 68	Sainte-Ursule.....	21 06
Ursulines	26 88	Saint-Stanislas.....	13 15
	\$177 56	Saint-Paulin.....	18 45
Maskinongé.....	00 00	Saint-Jacques des Piles.....	11 75
Saint-Léon.....	86 00	Saint-Etienne.....	20 88
La Rivière-du-Loup.....	69 01	Saint-Sévère.....	12 00
Yamachiche.....	56 25	Saint-Narcisse.....	10 28
Champlain.....	49 18	Notre-Dame du Mont-Carmel.....	11 32
Sainte-Geneviève.....	00 00	Saint-Luc.....	11 00
Saint-Barnabé.....	45 00	Saint-Alexis.....	3 44
Sainte-Anne de la Pérade.....	36 35	Sainte-Flore.....	00 00
Saint-Justin.....	37 31	Le Cap.....	00 00
Saint-Tite.....	34 26	Saint-Séverin.....	00 00
Sainte-Thècle.....	37 00	Un particulier des États-Unis.....	4 68
Saint-Maurice.....	35 65	Legs d'E. Lambert, de Saint-	
Saint-Prosper.....	35 00	Stanislas.....	240 00
Batiscan.....	36 30	Balance en caisse au 31 décem-	
Saint-Boniface.....	29 15	bre 1890.....	16 60
Saint-Didace.....	17 00		
Porté.....	\$781 02	Recette totale pour 1891.....	\$1175 63

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1891.

A Saint-Elie de Caxton.....	\$100 00
Saint-Matthieu.....	80 00
Saint-Jacques des Piles.....	100 00
Saint-Roch de Mékinac.....	25 00
Saint-Joseph de Mékinac.....	25 00
Saint-Théodore de la Grand'Anse.....	150 00
Saint-Théophile (Lac à la Tortue).....	40 00
Saint-Adelphe.....	75 00
Divers.....	53 50
Missions de Chine.....	240 00
Mission du Rév. Dom Benoit, P.M.....	100 00
Lots de la Grand'Anse (Saint-Théodore).....	57 50
Annales.....	53 25
Balance en caisse.....	71 38
Montant total.....	\$1175 63

L. SÉV. RHEAULT, P^{TR}E, CHAN.,
Proc., E. T. R.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE

Propagation de la Foi.

1891

RECETTE.

Saint-Denis	\$144 50	Rapporté.....	\$1104 59
N. D. de St-Hyacinthe (2ans)	140 00	Saint-Hilaire.....	10 00
Saint-Antoine.....	130 00	Saint-Césaire.....	9 00
Saint-Hyacinthe.....	79 90	Saint-Georges.....	8 00
Saint-Ours.....	51 00	Saint-Paul.....	7 00
Saint-Alexandre.....	45 25	Saint-Dominique.....	6 75
Saint-Hugues.....	44 00	Roxton.....	6 15
Upton.....	37 50	Saint-Pie.....	6 00
Saint-Simon.....	37 00	Sainte-Angèle.....	6 00
Saint-Sébastien.....	31 20	Dunham.....	5 75
Sainte-Rosalie.....	30 00	Saint-Barnabé.....	5 85
Sainte-Victoire.....	30 00	Saint-Valérien.....	5 50
LaPrésentation.....	28 00	Saint-Nazaire.....	5 00
Sainte-Marie.....	25 00	Saint-Judes.....	4 40
Stanbridge.....	24 30	Sainte-Pudentienne.....	3 70
Belceil.....	24 00	Saint-Grégoire.....	3 00
Saint-Robert.....	21 35	Saint-Damase.....	3 00
Saint-Aimé.....	21 00	Rougemont.....	2 00
Sainte-Madeleine.....	20 00	Saint-Liboire.....	2 00
Saint-Roch.....	18 00	Richelieu.....	2 00
Saint-Charles.....	17 03	Saint-Marcel.....	1 50
Saint-Théodore.....	17 00	Clarenceville.....	1 00
Saint-Marc.....	17 00	Saint-Alphonse.....	1 00
Farnham.....	17 00	Acton.....	1 00
Saint-Athanase.....	16 00	Granby.....	1 00
Saint-Joseph.....	14 35	Saint-Louis.....	1 00
Arge Gardien.....	14 21	Milton.....	1 00
Sainte-Anne.....	10 00	Sabrevois.....	85
Porté.....	\$1104 59	Total.....	\$1214 04

DÉPENSE.

Annales.....	\$66 00
Eglises.....	547 11
Écoles.....	109 65
Missionnaires.....	447 00
Voyages.....	11 80
Bonnes œuvres.....	32 98
Total.....	\$1214 04

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

DOUZE CENTS MILLES EN CANOT D'ÉCORCÉ

OU

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

DE

MGR N. Z. LORRAIN, ÉVÊQUE DE CYTHÈRE,

Vicaire apostolique de Pontiac,

DANS SES MISSIONS SAUVAGES DU HAUT DES RIVIÈRES
OTTAWA ET SAINT-AURICE, DE WASWANAPI
ET DE MÉKISKAN.

PAR MONSIEUR J. B. PROULX,

*alors Curé de Saint-Raphaël de l'Isle Bizard, aujourd'hui (1892),
Curé de Saint-Lin et Chanoine honoraire du Chapitre
de la Cathédrale de Montréal, etc.*

(Nous empruntons aux *Missions Catholiques de Lyon* le récit qui va suivre).

Saint-Raphaël de l'Isle Bizard.

AVANT-PROPOS.

Obéissant à de hautes et pressantes invitations, je pars pour un nouveau voyage à travers la forêt. Pourtant, je pensais être chez moi pour longtemps : je vivais si tranquille dans le calme et la solitude de mon île, baignée par les flots du lac des Deux-Montagnes, à l'ombre de mes grands arbres ! Mais la vie est une pérégrination ; du moins c'est le nom que lui donnait, il y a quatre mille ans, le patriarche Jacob : *dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt.*

Mgr N.-Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, visite ses missions sauvages du Haut de l'Ottawa, de Waswanipi, de Mékiskan et du Haut du Saint-Maurice, et je l'accompagne. Nous partirons, en canot d'écorce, du Long Sault au pied du lac Témiscamingue, et,

passant par les lacs Kepawee, du Morin et Victoria, après avoir sauté la Hauteur des terres et fait un long détour dans la terre de Rupert, nous remonterons jusqu'à la source du Saint-Maurice, que nous descendrons dans toute sa longueur jusqu'aux Trois Rivières : dix semaines de navigation, à travers le feuillage et les rochers, par eau et par terre.

Aujourd'hui, veille du départ, j'erre un peu à l'aventure, autour de ma maison, dans l'église, dans le cimetière. Il en coûte toujours de faire des adieux. Reviendrai-je ? Reverrai-je toutes les personnes amies que je laisse derrière moi ? Quels secrets, quels accidents l'avenir porte-t-il dans ses flancs ? Dans l'espace de soixante-dix à quatre-vingts jours, la maladie, ou la mort peut frapper bien des coups.

On ne quitte pas sans émotion une vieille mère, veuve depuis peu. Le regard se détourne pour ne pas rencontrer des yeux mouillés de larmes, et l'on met dans ses paroles un ton d'assurance qui jure avec les sentiments et les défaillances du cœur.

Adieu ! brave population, bons paroissiens, qui aimez Dieu, l'Eglise et le prêtre. J'emporte avec moi le souvenir de votre docilité, de votre respect, de votre affection et de votre piété. Passant la herse sur le sol déchiré, vous êtes occupés à semer ; quand je reviendrai, ce sera le temps de la récolte. Que Dieu vous protège, vous, la paix de votre âme et les germes de votre moisson !

N'y a-t-il pas jusqu'aux objets inanimés et aux êtres privés de raison, qui semblent me dire : "Pourquoi pars-tu ?" Mon chien me regarde avec de grands yeux placides où se mire la tristesse ; mon chat tourne autour de moi, mélancolique ; mes semis printaniers me font des reproches :

"Tu nous as plantés avec sollicitude, tu nous as protégés contre les froids de mars et d'avril, chaque jour tu nous arrosais et voilà que d'autres auront nos fruits. *Barbarus has segetes !*

L'âme est une cloche qui résonne à l'unisson des circonstances ; elle tinte l'allégresse aux jours joyeux du baptême, le deuil aux funérailles.

“ Douze cents milles en canot d'écorce ”, tel sera le titre du récit de voyage que j'entreprends d'écrire aujourd'hui, sous la forme d'un journal. Le mille, tel qu'on l'entend au Canada, équivalant à plus d'un kilomètre et demi de France, à mille six cents mètres environ ; par conséquent je calcule que nous parcourrons en canot au moins dix-neuf cents kilomètres. Là dessus je ne compte pas les cent soixante-quatorze lieues canadiennes, ou les cinq cent vingt-deux milles, ou les huit cent vingt-cinq kilomètres, que nous ferons en wagons de chemin de fer, ou en bateau à vapeur, pour nous rendre d'abord de nos demeures au canot, puis, au retour, du canot à nos demeures. En tout, ce sera un voyage de cinq cent soixante-quatorze lieues (deux mille sept cent cinquante-cinq kilomètres).

* * *

Merci pour les bonnes paroles que vous m'avez fait tenir à l'occasion de mon voyage à la Baie d'Hudson ; merci pour la nouvelle hospitalité que vous donnerez à ces pages dans les colonnes de vos *Missions*. Puisse la nouveauté des mœurs qui seront décrites, le grandiose des lacs et des rivières, le pittoresque des montagnes, le mystérieux des forêts, le spectacle de la foi et de la piété de ces chrétientés naissantes, donner de l'intérêt à ce récit, suppléant ainsi à l'inhabileté du narrateur !

CHAPITRE PREMIER

De Montreal au Long Sault.

Une nuit en wagon de chemin de fer. — Pembroke. — Le palais épiscopal. — Le départ. — Mattawa. — En bateau à vapeur. — Au Long Sault.

Jeudi, 19 mai. — Hier soir, à huit heures, je quittais Montréal pour Pembroke, où je devais rencontrer Mgr Lorrain, par le chemin de fer du Pacifique Canadien, dont le terminus est à mille lieues de l'Atlantique, par delà les Montagnes Rocheuses, à Vancouver, sur la mer de l'ouest.

Par] la fenêtre entr'ouverte, au dedans de moi-même, je faisais mes adieux successivement à la rivière des Prairies dont les eaux noires coulent devant ma porte, à l'Île Jésus qui croise son extrémité supérieure avec la pointe inférieure de mon île, à sainte Thérèse où nous avons fait, Mgr Lorrain et moi, nos études classiques] et théologiques, dans un séminaire dont le souvenir m'est resté bien cher.

J'étais endormi, reposant tranquillement dans un des lits du wagon-dortoir, lorsque inconscient je traversai la capitale fédérale, Ottawa, fière de ses Chaudières bouillonnantes (1) et des bâtisses de son parlement, ainsi que Arnprior et Renfrew, petites villes florissantes.

Le matin, à cinq heures, à mon réveil, j'aperçus dans le lointain, sortant du sein des eaux et souriant aux rayons du soleil levant, la reine du Haut de l'Ottawa, Pembroke, la ville épiscopale du Vicaire apostolique de Pontiac.

Pembroke est agréablement situé sur le lac des Allumettes, qui peut avoir vingt milles de long sur cinq de large. Il s'élève en amphithéâtre sur trois terrasses superposées qui courent parallèlement au lac. Sur la première, qui est presque à fleur d'eau, sont concentrées les maisons les moins riches de la ville; c'est le quartier des quais, de la station de chemin de fer, des manufactures et des ouvriers. Sur la seconde se trouvent les rues commerciales, les places d'affaires et une route vraiment royale qui se continue vers l'est, bordée sur un espace de près d'un mille, de villas et de maisons de campagne à l'apparence on ne peut plus gaie et fashionable. Sur la troisième terrasse s'élèvent l'église catholique, le palais épiscopal, le couvent, les écoles, et les plus belles résidences de la partie occidentale. L'Hôpital se trouve à l'est de la ville, sur les limites de la campagne. Du côté du soleil couchant, la vue, jusqu'à la distance de huit milles, s'étend sur le lac, nappe d'eau charmante. Vis-à-vis, au nord, dans le lit de l'Ottawa,

(1) Les Chaudières de l'Ottawa sont des chutes superbes dues à un affaissement du lit de la rivière. Dans la *Grande Chaudière*, profonde de dix-huit à vingt mètres, large de soixante-cinq, les flots s'engouffrent avec frénésie et des nuages de vapeur voilent perpétuellement le pied de la chute. Quant à la *Petite Chaudière*, c'est une large fissure par où s'échappent souterrainement une portion considérable des eaux de la rivière.

est couchée l'île des Allumettes, campagne unie, entre-coupée de bosquets verdoyants, et, par delà, bornant l'horizon, apparaissent dénudées, sombres et noires, les montagnes de Pontiac.

Pembroke grandit tous les jours. J'y reviens chaque été; chaque été je le trouve augmentant le nombre de ses constructions; mais cette année l'ornement principal qui frappe, à son arrivée, le regard de l'étranger, c'est le nouveau palais épiscopal, qui s'élève à côté de la cathédrale, dans un des endroits les plus proéminents de la ville.

Le bâtiment mesure soixante-quinze pieds de façade sur quarante-deux pieds de profondeur. Le corps principal, à part le rez-de-chaussée, a deux étages pleins, sans compter le toit français. La toiture est en ardoise et en tôle galvanisée. Une tour surmontée d'une large corniche et couronnée par une balustrade en fer, vient briser la monotonie des lignes et orner le milieu du frontispice. Les murs sont en pierres à bosse d'un gris bleuâtre, avec le cordon du premier étage, les encoignures et les lancis, les appuis et les cintres des ouvertures en marbre blanc de Renfrew. L'aspect extérieur est à la fois grave et élégant. L'intérieur est bien divisé, avec appartements grands, hauts, très éclairés, d'une architecture simple et sévère, comme il convient à une demeure épiscopale; surtout on ne peut point ne pas remarquer le fini et la variété des peintures qui imitent différents bois précieux. Les catholiques sont orgueilleux du palais de leur évêque, et les protestants eux-mêmes se montrent fiers de ce nouvel ornement pour leur ville; ils ont répété plus d'une fois cette phrase élogieuse: "*This house is a credit to the town, and to those who built it.*" Cette maison fait honneur à la ville, et à ceux qui l'ont bâtie."

Que Mgr Lorrain soit un administrateur, c'est un fait connu de tout le pays. Il paie cet automne le dernier sou d'une dette de onze mille piastres qu'il a trouvée hypothéquée sur l'église, il y a cinq ans. Il vit très économiquement; il n'a pas même pour sortir, comme le curé de l'île Bizard, un cheval et une voiture. Certainement, la construction de cette maison, qui toutefois n'a pas coûté cher, si on considère

sa valeur réelle, pèse lourdement sur ses ressources, du moins pour le moment présent. Mgr Lorrain, si prudent, si calculateur, ne s'est pas lancé dans ces dépenses, sans avoir fait auparavant de mûres réflexions. Il a voulu respecter les exigences du milieu où il vit, et prévoir les besoins d'un avenir qui n'est pas éloigné. La population hétérogène qui l'environne, attache une grande importance au confortable et au décorum extérieur; il n'a pas voulu que, par une construction mesquine, le catholicisme baissât dans leur estime. Les Irlandais qui forment la majeure partie de son troupeau aiment et exigent que leurs prêtres soient logés convenablement; il n'a pas voulu qu'ils eussent à rougir de leur premier pasteur. Le vicariat grandit à vue d'œil : si l'évêque n'eût pas bâti de suite une maison assez vaste, la chose aurait été à recommencer avant longtemps, et les dépenses se seraient trouvées être à la fin plus considérables. Somme toute, Monseigneur supporte seul l'embarras et le fardeau de sa générosité; l'avenir jouira du fruit de ses sacrifices et de la hauteur de ses vues.

A trois heures et demie du soir, Monseigneur, M. Doucet, curé d'office, M. Clermont, son assistant, et moi, nous nous rendons à l'église pour réciter les prières de l'itinéraire; déjà une foule nombreuse s'était réunie dans le temple pour s'unir à la prière de leur père qui les quitte pour une absence, à leur yeux et à leur affection, bien longue. Une voiture attelée de deux chevaux nous conduit à la gare, où bon nombre de braves citoyens sont venus presser la main aux voyageurs. La vapeur nous arrache à leurs bons souhaits et à leurs vœux émus.

C'est aujourd'hui la fête de l'Ascension. Pour un voyage du genre de celui que nous entreprenons, pouvons-nous partir un meilleur jour? Nous lisons, ce matin, à l'évangile, ces paroles :

« Jésus leur dit: Allez par tout le monde, prêchez l'évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; et celui qui ne croira point, sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru. Ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils prendront les serpents,

et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris."

Ces paroles sont consolantes. Nous allons annoncer l'évangile au sein des forêts, porter aux nouveau-nés les eaux du baptême, chasser les démons par les formules sacramentelles, parler des langues étranges, imposer les mains aux malades spirituels. Sous l'imposition des mains de l'évêque, le Saint-Esprit descendra dans les âmes. Nous pouvons donc espérer d'échapper, au sens figuré comme au sens littéral, aux morsures des serpents, au venin des herbes empoisonnées, aux attaques des bêtes féroces, et, d'une manière générale, à tous les dangers d'un long voyage à travers des lieux déserts et inhabités.

A huit heures, nous entrons à Mattawa, où le bon P. Poitras nous tend les bras. Nous nous rendons au presbytère où nous attendent les PP. Nédelec, Guéguen et Simonet. Le P. Nédelec est une vieille connaissance ; nous passâmes une soirée charmante à nous rappeler les incidents et les accidents de notre voyage à la baie d'Hudson, les saillies et les reparties de l'infatigable missionnaire, ses expédients jamais à bout de ressources, ses morales agrémentées d'Écriture sainte, enfin ce que nous étions convenus d'appeler *la philosophie de la Baie*.

Mattawa.—En bateau à vapeur.—Au Long Sault.

Vendredi, 20 mai.—La ville de Mattawa est située au confluent de la rivière Mattawan et de l'Ottawa. C'est l'endroit le plus pittoresque du monde avec ses aspects sévères, sombres et grandioses. Au nord, reposant sur ses vastes assises, une énorme montagne aux flancs gigantesques porte jusque dans la nue son front presque chauve ; au nord-ouest l'œil s'étend un peu plus au loin sur l'Ottawa, apercevant trois ou quatre croupes arrondies, jusqu'à ce qu'un nouveau rideau de montagnes vienne fermer l'horizon ; à l'est, autre montagne ; au sud, une succession de légères collines s'élève par gradins, en amphithéâtre ; au centre, au fond du bassin, au point de jonction des deux rivières, sur une pointe allongée qui n'est autre chose qu'une batture de roches, se dresse

fière, coquette, toute neuve, frais blanchie, frais peinte, la future métropole du district de Nipissing.

Le terrain ici est littéralement couvert de cailloux roulés dont quelques-uns ont vingt à trente pieds de tour. Si vous voulez bâtir, pour asseoir votre maison, vous rangez les cailloux ; si vous voulez cultiver un jardin, si vous voulez un chemin carrossable, vous rangez encore les cailloux, et votre voiture roule entre deux rangées de cailloux entassés ; les trottoirs reposent solidement sur la tête des cailloux, ce qui n'empêche pas la petite ville de s'accroître rapidement et de prospérer.

Il y a six ans, Mattawa renfermait, à peine soixante maisons ; aujourd'hui on y compte, en y comprenant la banlieue, trois cent treize familles. Les résidences sont propres et bien bâties, elles indiquent l'aisance et le confortable. Les magasins sont bien fournis, les hôtels spacieux. Le culte a quatre églises, deux écoles, un hôpital ; l'Etat a une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres, et sur la Mattawan, un beau pont long d'environ six cents pieds ; le Pacifique y a construit la plus belle de ses gares.

L'église catholique de Mattawa mesure quatre-vingts pieds sur trente ; elle s'élève un peu en dehors de la ville, du côté ouest de la Mattawan, sur le haut d'un plateau, dominé par une colline couverte de jeunes pins. Bâtie en briques, avec son clocher étincelant, sa cloche argentine, son intérieur bien fini, son jubé, son harmonium, son chemin de la croix, ses statues, son autel élégant, sa sacristie extérieure, elle fait beaucoup d'honneur à l'activité et au dévouement des Révérends Pères Oblats, dont le zèle religieux, du reste, opère tant de bien dans ces missions difficiles.

Près de l'église, s'élève à trois étages, en briques, le presbytère, qui a quarante-six pieds sur trente-sept, nid de doux repos pour les missionnaires fatigués, quand ils reviennent de leurs courses apostoliques à travers les bois, les rivières et les montagnes.

* * *

A deux cents pieds du presbytère, sur les bords escarpés

de la rivière, dans une position unique, ayant vue sur la campagne et sur la ville, se dresse avec orgueil l'hôpital, construction en briques, à quatre étages, de soixante pieds sur cinquante, avec cuisine et dépendances. L'air, la lumière, la gaieté et la santé y entrent par toutes les fenêtres ouvertes. Cette maison, tenue par les Sœurs Grises d'Ottawa, est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers et sur les chemins de fer.

Il ne se passe guère une semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient en état ou non de payer leur pension, trouvent chez ces bonnes Sœurs un asile pour abriter leur infortune, et des mères pour soulager leurs souffrances. Dans une même année l'hôpital a ouvert ses portes à trois cents malades, et jusqu'à vingt-deux lits s'y sont trouvés occupés en même temps. Les Sœurs qui, aujourd'hui, exercent ici leur zèle dans les fonctions d'institutrices et de garde-malade, sont la Sœur Saint-Jean, supérieur, les Sœurs Saint-Alexis, Marie du Saint-Sacrement, Sainte-Suzanne et Marie Angélique.

Sur ce plateau superbe circule, à travers les jeunes pins clairsemés, un chemin vraiment royal. Quand Mattawa sera devenue une ville de cinq ou six mille âmes, c'est là sans doute que s'élèveront les résidences somptueuses, les villas champêtres et les châteaux ambitieux. Pour le moment, partant de l'église, après une marche de cinq minutes, nous arrivons au cimetière catholique, bien clôturé, bien divisé en lots, d'un côté adossé à un pic en granit, de l'autre séparé de la rivière par des prairies qui descendent en déclin jusqu'au bord des eaux.

* * *

A neuf heures, le sifflet du bateau nous crie : A bord pour le Long-Sault ! Nous partons, suivis d'une foule nombreuse et sympathique.

C'est incroyable, mais c'est vrai : *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* Ce trajet de Mattawa au Long-Sault qui exigeait, (et nous en savons quelque chose), une longue journée de canot et trois portages pénibles, se fait aujourd'hui

d'hui, en moins de six heures en bateau, le plus agréablement du monde, un vrai voyage de plaisir.

La *Charlotte*, gentil bateau à vapeur, svelte et léger, vous prend au quai de *Mattawa*, et, après trente-cinq minutes de navigation, vous dépose à la *Cave*. Là, une chaloupe couverte, l'*Emerillon*, toujours mue par la vapeur, vous reçoit dans ses flancs, pendant que vos bagages sont traînés dans une barque à la remorque. Après cinquante minutes vous descendez aux *Erables*.

Un autre bateau fermé se charge de vous transporter à la *Montagne*; il a nom *Sir Georges E. Cartier*, grand homme, petit bateau, *magni nominis umbra*.

Ici nous dînons, les fèves sont excellentes, elles sont cuites par un cuisinier espagnol.

“ — Quel est votre nom, lui dis-je ?

“ — Antonio Gonzalès.

“ — Y a-t-il longtemps que vous êtes en ce pays ?

“ — Sept mois.

“ — Vous vous ennuyez ? Vous-êtes seul ?

“ — Non, nous sommes deux, le bon Dieu et moi.”

Mot sublime !

* * *

Après dîner, le *Mattawa*, le plus gros des bâtiments de la ligne, nous fait remonter le lac *Sept-Lieues* et nous dépose au pied du Long-Sault.

Les trois portages de la *Cave*, des *Erables* et de la *Montagne* sont munis d'un tramway, qui porte les bagages. Nous faisons le trajet à pied sur un bon chemin, comme nous marcherions dans les rues de Montréal.

Le temps passe agréable, avec une température délicieuse, un soleil à demi voilé, des paysages enchanteurs, et, ce qui mieux est, en compagnie de vieilles connaissances : le P. Nédelec, notre mentor dans notre excursion à la baie du Nord, où il se rend dans quelques jours pour la vingt-unième fois ; M. Rankin, traiteur en chef de l'honorable compagnie H. B. C. avec qui j'ai fait le voyage au lac Abbitibi en 1881 ; M. Broughton, le bourgeois du fort Albany, qui nous reçut royalement chez lui en 1884 ; et M. Emmanuel Tassé, le

vice-président et le gérant du "chemin de fer de Colonisation du lac Témiscamingue", lequel veut bien nous faire la faveur d'un passage gratis.

C'est un charme, pendant que vous êtes assis tranquille sur votre siège, de fendre les ondes liquides, de considérer le panorama varié qui se déroule sous vos yeux; cette rivière dont l'aspect et les beautés se renouvellent à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes qui encaissent le lit du fleuve entre deux hautes murailles, tantôt en pente douce et longue, tantôt abruptes et coupées à pic, ici avec des flancs couverts d'arbres diversement nuancés, là, pour faire ombre au tableau, ne présentant que des masses granitiques entassées les unes sur les autres. Oh ! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la voit dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur.

Nous entendons la locomotive qui conduit les wagons au lac Témiscamingue, siffler, hurler; les échos paraissent encore surpris de ce cri inaccoutumé. Un chemin de fer dans le haut de l'Ottawa ! Qui l'aurait cru ? Voilà ce qu'a pu faire l'énergie d'un homme, inspiré par une idée patriotique et aidé par le concours intelligent du gouvernement.

Audaces fortuna juvat !

* * *

Le bateau, donc, nous dépose sur le rivage, à un mille plus bas que le dernier rapide du Long-Sault, où nous attendent depuis trois jours cinq sauvages avec leur canot d'écorce. Cependant nous ne nous engagerons pas de suite dans l'épaisseur de la forêt; nos hommes ont besoin de la soirée pour préparer les bagages, et organiser les détails de l'expédition.

Nous passerons la nuit chez M. England, qui, avec sa femme et sa nombreuse famille, va, vient, se trémousse, heureux d'héberger son premier pasteur.

Nous sommes à souper.

— M. England, demande Mgr Lorrain, y a-t-il longtemps que vous habitez ce pays ?

— Dix-sept ans. Je n'avais que quatre ans quand ma

mère mourut ; mon père se mit à voyager au service de la compagnie de la Baie d'Hudson. J'étais élevé chez un de mes oncles ; nous n'entendîmes jamais parler de lui. Je me croyais orphelin. J'étais marié déjà depuis plusieurs années lorsqu'un beau jour mon père m'arriva. Il était établi près du lac Obaching dans une belle ferme. Il nous attira ici ; nous y sommes restés."

A neuf heures, la maison devint chapelle. Une vingtaine d'hommes s'unirent à la famille pour la prière du soir. Je dis un mot en français, Monseigneur un mot en anglais : le chapelet couronna l'exercice. Une petite conversation amicale mit tout le monde à l'aise ; et tous ces travailleurs se retirèrent contents. Plusieurs d'entre eux dirent : " Au revoir, nous reviendrons à confesse demain matin."

Samedi 21 mai.—Ils tinrent parole, du moins ceux que les travaux du chantier laissèrent libres. Ce matin, à quatre heures, le porte-voix, le seule cloche que nous ayons, annonçait aux échos d'alentour, que le premier coup de la messe était sonné. L'auditoire était, sinon très nombreux, du moins recueilli et fervent. Outre les communions, il y eut trois confirmations, Joséphine, Julienne et Angélique England. Leur nom est anglais, mais les personnes ne le sont guère, filles d'une mère canadienne et d'un père demicanadien, dont la langue maternelle est le français. Sans doute les cérémonies des cathédrales ont plus de pompe, mais rien n'est touchant comme ces sacrifices de la sainte victime offerts dans une chambre privée, sur un autel orné de toutes les images de deux sous que renferme la maison : tout parle alors de la pauvreté, de l'aimable simplicité et de l'amoureuse condescendance du Dieu de Bethléem.

A sept heures, départ. Un portage de trois milles nous sépare du lac Obaching, dont les eaux dorment au milieu des collines au nord de l'Ottawa. M. Daniel Delany, agent de M. Eddy, le grand fabricant d'allumettes du Canada, a l'obligeance de nous prêter une voiture pour le bagage ; nous partons à pied marchant entre deux rangées de pins, humant un air parfumé, réjouis par le chant des oiseaux. Nos cinq hommes suivent, portant sur leurs têtes nos deux canots renversés. L'un d'eux s'appelle *Stella Maris*, doux nom écrit

sur la proue en lettres enluminées. Je propose de nommer le second "Le Nénuphar"; cela me rappelle mes deux chaloupes de l'île Bizard, qui sont ainsi baptisées. Les Troyens aimaient à transplanter avec eux, dans les pays lointains, les noms de la patrie absente.

Adieu, civilisation ! d'ici à longtemps, nous n'aurons de tes nouvelles. La question des pêcheries est en suspend au Canada, en Angleterre le bill de coercition est malade, en Russie le czar voit ses jours menacés : où en sera le monde quand nous reviendrons ?

CHAPITRE II

Sur les lacs Obaching et Kipawé.

Confirmation sur un rocher.—Chez Jean Pon.—Un champ de colonisation.—Chez Jimmy England à Sunny-Side.—Hunter's Lodge.

Samedi, 21 mai 1888.—Donc, ce matin à 9 heures, nous entrons en plein pays sauvage. Nos vaisseaux, deux belles écorces de vingt pieds de long, aux flancs larges et profonds, sont lancés sur les eaux du lac Obaching; ils ont besoin d'avoir une capacité peu ordinaire : nous portons avec nous vingt-cinq colis dont plusieurs d'une grosseur respectable.

Une nappe d'eau s'étend devant nous, large de deux milles, longue de cinq. Les eaux sont lisses comme une glace, l'atmosphère un peu chargée de fumée, le soleil chaud sans ardeurs brûlantes. Le canot glisse, au bruit cadencé des avirons. Bien des fois j'ai voyagé en canot d'écorce, je ne me suis jamais lassé de cette délicieuse navigation, elle a pour moi des charmes toujours nouveaux.

Pendant trois heures nous glissons légèrement. M. England, avec deux de ses filles, nous rejoint. Il se rend dans sa ferme où son fils Joseph, jeune homme de vingt-deux ans, est occupé aux semailles. Les fillettes joyeuses, la figure épanouie, rament avec vigueur. Heureuses enfants, vous vivez contentes au sein des jouissances de la famille. Ces exercices gymnastiques vous apportent la santé, la pureté

du sang et l'allégresse du cœur. Vous ignorez la soif des amusements stériles et les tribulations de la toilette, qui font le tourment de tant de jeunes filles du grand monde.

À midi, par un portage de deux arpents, nous sautons du lac Obaching dans le petit Obaching.

* * *

Cependant arrive endimanché le jeune Joseph England; il veut recevoir le sacrement qui parfait en nous la vie chrétienne.

Le néophyte s'agenouille sur un rocher couvert d'un tapis de mousse, aussi pieusement que sur le pavé de marbre d'une basilique; l'évêque debout, revêtu du rochet et de l'étole, lui impose gravement les mains; nos sauvages se tiennent dans un silence respectueux; une chute bouillonnante dans le voisinage, semble murmurer une prière; le soleil, du haut du firmament, éclaire cette scène ravissante.

Pour moi, je me sentais ému jusqu'au fond de l'âme; jamais je ne trouvai plus grandioses les cérémonies de la confirmation, plus belles ses prières:

“Que l'Esprit Saint descende en vous, et que la vertu du Tout-Puissant vous garde de tout péché.”

“O Dieu Tout-Puissant et éternel, qui avez daigné régénérer ces serviteurs qui vous appartiennent, par la vertu de l'eau et du Saint-Esprit, et qui leur avez accordé le pardon de leurs péchés, faites descendre en eux le Paraclet, l'Esprit aux sept dons.”

Puis suit une énumération sublime: “l'esprit de sagesse et d'intelligence; l'esprit de conseil et de force; l'esprit de science et de piété; l'esprit de crainte du Seigneur.”

L'écho, après nous, répète *Amen... Amen... Amen.*

Retourne fortifié à ton travail, pieux jeune homme, tandis que nous, édifiés, nous continuerons notre route vers d'autres spectacles, je l'espère, aussi consolants.

* * *

Cinq milles de canot nous déposent sur la rive nord du Douglas et un mille de portage nous conduit chez notre ami

Jean Pon (Paul). Par son activité, par son esprit entreprenant, Jean Pon est un vrai *Yankee*.

Pour abrégé son portage d'un demi-mille, il a bâti une digue, formé un lac navigable ; sur le parcours de l'autre demi-mille, il a construit un tramway à lisses de bois, où ses deux chevaux peuvent traîner aisément d'énormes charges. Il tient ici une auberge pour les gens des chantiers ; impossible de souhaiter, au fond des bois, une maison plus propre, un service mieux fait, des écuries plus confortables. En arrière de la maison, dans le flanc d'un coteau, est creusé un caveau pour emmagasiner les pommes de terre.

La ménagère de céans, madame Jean Pon, est une sauvage du lac des Deux-Montagnes ; elle s'est mariée deux fois et elle a aujourd'hui une famille de onze enfants vivants.

A notre arrivée, vers six heures, un petit canot se détache du rivage, pour aller faire le tour de la baie, et donner avis de la présence de l'évêque. Deux heures après, accourait des quatre points cardinaux, à grands coups d'avirons, toute une petite congrégation sauvage. Ce qui nous frappa en eux, ce fut leur air d'aisance, la convenance de leurs manières, l'intelligence de leur figure, leur mise décente, je dirai même artistique, avec leurs mouchoirs de soie rouge sur le cou, et sur leurs épaules leurs mantelets de diverses couleurs. Sermons en sauvage et en français, chant, prière du soir.

Dimanche, 22 mai.—Ce matin, dimanche, Monseigneur célébra l'office de la paroisse, qui eut lieu à huit heures : trente-cinq sauvages y assistaient. Vingt reçurent la communion, huit la confirmation.

Pendant notre voyage à la baie d'Hudson, Monseigneur se prenait souvent à regretter de ne pouvoir rapporter avec nous des souvenirs de ces paysages magnifiques, de ces points de vue splendides qui, chaque jour, excitaient notre admiration. Cette année, il n'a pas voulu que son expédition à travers la forêt eût cette lacune. Ce matin, Sa Grandeur a fait ses premières armes en photographie, en chargeant les rayons du soleil de reproduire la maison de

Jean Pon, les eaux de la baie qui baigne ses pieds et la colline verdoyante qui domine sa cheminée.

A onze heures, nous quittons la maison hospitalière de notre ami Jean ; nous n'irons pas très loin, gardant dans la mesure du possible le repos du Seigneur. C'est fête ; aussi voyez, au bout de longues perches, à la poupe de nos canots, les pavillons flotter au gré du vent.

Le lac Kipawé est immense, il mesure une cinquantaine de milles dans sa plus grande longueur, avec des pointes et des baies, engendrant d'autres pointes et d'autres baies. Au fur et à mesure que nous avançons, nous voyons tour à tour se fermer les issues et s'ouvrir de nouveaux débouchés. Le lac Kipawé ne ment pas à son nom, qui veut dire *ce qui renferme, là où l'on est renfermé*.

Tout à coup nous découvrons une ferme, deux fermes, toute une série de grandes fermes, qui étendent leurs pâturages et leurs prairies sur les flancs de coteaux s'élevant en pente douce.

“ — Père Guégen, à qui appartiennent ces terres défrichées ?

“ — Sur notre gauche se rencontrent les fermes de MM. Stevens Smith, Nil Gibson et Russell ; à droite, celles de MM. Summerville, Herdman, Edwards et Hunter, en tout, peut-être une vingtaine.

“ — Combien d'acres comprennent ces fermes ?

“ — De soixante à cent acres et même plus.

“ — Quelles moissons y récolte-t-on ?

“ — Du foin et de l'avoine, les deux choses dont les châtiers ont besoin surtout.

“ — Croyez-vous que le pays, autour du lac Kipawé, soit susceptible de devenir une contrée agricole ?

“ — Et pourquoi pas ? Là où l'on a ouvert vingt grandes fermes, qui empêche d'en avoir deux milles, quand l'espace est presque sans limites ?

“ — Ces rivages me paraissent bien rocheux.

“ — Pas partout, il y a maints endroits, comme vous verrez, où l'on ne rencontre absolument aucune pierre. Plus on s'éloigne des grèves, plus le nombre des cailloux diminue. Du reste, que les bords d'un lac soient pierreux,

c'est dans l'ordre. Quand l'homme creuse un puits, qui est un bien petit lac, il le maçonne ; quand Dieu a creusé un lac qui est un bien grand puits, il l'a maçonné."

Puis le Père nous apprit qu'on avait fait deux tracés de chemin de fer, partant du Long-Sault, et venant aboutir l'un chez Jean Pon, l'autre à la tête de la *crique à Gordon*, que nous voyons en ce moment sur notre gauche.

• " — Quelle serait la longueur de cette voie ferrée ?

" — Huit milles environ.

" — Mais, Père, pourrait-elle couvrir ses dépenses au fond de ces bois ?

" — Sans aucun doute. La ligne du Témiscamingue ne donne-t-elle pas à ses propriétaires de jolis rendements ? Celle de Kipawé serait encore mieux alimentée par les besoins des chantiers, qui sont de ce côté-ci plus nombreux ; sans compter que les colons viendraient s'établir sur son parcours ou à ses extrémités. On parle déjà d'arpenter quatre cantons dans le triangle formé par le Long-Sault, le lac Témiscamingue et le lac Kipawé, dans une région plane, fertile et superbe."

Le Père se tut, et je me pris à rêver. Les choses vont si vite dans ce siècle. Mgr Taché, il n'y a guère que quarante ans, partait en canot de Lachine pour Saint-Boniface. Dans quarante ans, quels changements l'expansion nationale n'aurait-elle pas apportés dans ces solitudes, où ne retentit guère aujourd'hui que la hache du bûcheron ? Pourquoi la race canadienne n'aura-t-elle pas étendu ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines ?

Alors ces beaux lacs seront entourés de moissons dorées, ces rivages seront bordés de villages et de villes, ces eaux seront sillonnées par des bateaux à vapeur, qui écoulent les produits d'un commerce considérable.

Vers deux heures, nous abordons, pour y camper, chez M. Jimmy England, le fils de M. John England. Il est marié. Quelle belle famille !

Trouver ce parfum de bonne éducation au sein des forêts sauvages, cela me fait l'effet d'un bouquet de fleurs délicates et odorantes, perdues par hasard au milieu d'un buisson d'épines.

Douze personnes, sur douze paroissiens, s'approchèrent pieusement de la table sainte, et quatre reçurent le sacrement de confirmation.

Pour exercer le ministère au milieu de cette population mixte, il faut avoir la don, sinon de toutes les langues, du moins de trois. Le premier soir, nous devions parler en français et en anglais, le deuxième en sauvage, le troisième en français et hier soir en anglais. Il n'y a rien de plus édifiant que de voir un bon Père missionnaire et un évêque, se donner autant de peine, et dans leurs instructions et dans l'administration des sacrements, pour une petite congrégation d'une dizaine de personnes, que s'il s'agissait d'une vaste assemblée de fidèles dans une grande ville. Qui nous fera connaître le prix d'une âme ? Celui qui sauve l'âme de son frère sauve la sienne propre.

Ne trouvez-vous pas que nous voyageons à la mode recommandée par le Sauveur. Il disait à ses apôtres : " Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups." Je prends ces mots à la lettre ; il ne manque pas de bêtes féroces dans ces bois. " Ne portez avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers, et sur le chemin ne saluez personne." C'est-à-dire ne portez rien d'inutile et ne perdez point votre temps en visites oiseuses. C'est bien ce que nous faisons. " En quelque maison que vous entriez, commencez par dire : la paix soit sur cette maison. Et s'il y a là un enfant de paix, votre paix s'arrêtera sur lui ; sinon elle retournera sur vous. Demeurez au reste dans la même maison, buvant et mangeant ce qui s'y trouve ; car l'ouvrier mérite sa récompense. Ne passez point d'une maison à une autre." Et le moyen ? quand on nous reçoit avec tant de politesse, de prévenance et de bon cœur. Bien plus, je le dirai ici hautement, pour la plus grande gloire de Dieu, ces braves gens, pour la plupart, après nous avoir hébergés et nourris, viennent, au moment du départ, offrir leur petite aumône à Monseigneur. Il la reçoit, parce qu'en la refusant, il offenserait la piété filiale de ses enfants ; il la reçoit, parce qu'après tout il lui restera encore à couvrir les neuf dixièmes des dépenses du voyage.

A huit heures du matin, le canot nous reprend pour nous conduire à *Hunter's Lodge*. *Hunter's Lodge* est un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, situé sur un détroit presque au milieu du lac, puisqu'on compte, pour se rendre aux extrémités, d'un côté dix-huit milles, de l'autre vingt-cinq. Il est composé de cinq bâtiments, construits, comme le sont du reste presque tous les autres forts, sur le style de nos anciennes maisons; il est facile de voir que les premiers architectes de la Compagnie ont été des voyageurs canadiens. Ce poste, dans le passé, aux belles années de M. Hunter, était un lieu de rendez-vous considérable. Le commis y récoltait quantité de paquets de pelleteries, le missionnaire y trouvait réunis nombre de sauvages; même on y avait commencé une chapelle. Aujourd'hui le fort voit son commerce diminué par la concurrence que lui font les chantiers et les colporteurs; les missions se donnent, ici et là, en d'autres endroits du lac; enfin ses beaux jours sont passés.

Fuit Ilion atque magna gloria Troja.

De l'autre côté du détroit, à dix arpents du fort, sur un coteau de sable et de gravier, près du lac dont les écores sont en cet endroit hautes et abruptes, ayant la vue sur une baie de forme ovale, les sauvages ont leur cimetière: c'est là que, des différents points de la forêt, ils viennent dormir leur dernier sommeil. Au milieu s'élève une grande croix, brunie par le temps; çà et là dispersées, on voit de petites croix en cèdre, les unes déjà tombant de vétusté, d'autres n'accusant que quelques années d'existence, d'autres enfin tout fraîchement travaillées. Les fraisiers sauvages, dans tout leur épanouissement, émaillent de leurs fleurs blanches la verdure qui recouvre ces tombes. A genoux, nous récitâmes le *De profundis* et le *Liberâ*. Le temps sombre, les nuages gris qui roulaient au-dessus de nos têtes, s'harmonisaient à la tristesse des prières, et le chant des petits oiseaux la faisait ressortir en un contraste touchant, par leurs notes joyeuses. Pussions-nous avoir soulagé quelques âmes, elles nous protégeront pendant le reste du voyage!

En descendant au rivage, Monseigneur nous faisait cette

réflexion si juste : “ Au jour du jugement, il se lèvera peut-être, de ce coin retiré du désert, plus de justes que de ces vastes cimetières, orgueilleux de leurs monuments de marbre ou de granit.”

CHAPITRE III.

Du Lac Kipawé au Grassy-Lake.

Sur la rivière du Nord.—Sur les lacs de l’Echo, Bouleau, Kakaleikatec et Sassaganaga. — Le livre que l’on perce.— Un cimetière.

Mardi, 24 mai. — A deux heures, par un portage d’un arpent, nous sautons du lac Kipawé dans la rivière du Nord.

Nous nous arrêtons d’abord chez Bob Green, où la route est balisée du rivage à la maison, puis chez un sauvage où Sa Grandeur est reçue au bruit de la mousqueterie. Une sauvagesse vient offrir à Monseigneur pour sa mère une boulette de sucre, grosse comme un œuf de dinde.

De là, deux canots nous font escorte.

De différents côtés, vous voyez glisser, sur la surface unie comme un miroir, les petits canots soulevant une vague légère qui va mourir au loin en une série d’ondulations insensibles. Les sauvages arrivent. Il faut toucher la main à tout le monde. Sept tentes se dressent dans un beau désordre ; les feux s’allument au milieu de l’obscurité naissante ; les petits enfants et les petits chiens courent et gambadent ; les jeunes gens jouent au palet ; la chaudière bout : enfin le bonheur est au camp.

Un vieillard et sa femme, tous deux courbés sous le poids des années, viennent demander la bénédiction de Monseigneur.

“ — Père, tu dois être bien vieux.

“ — Oh ! oui.

“ — Quel âge as-tu ?

“ — Je ne sais pas. J’ai été baptisé au deuxième voyage de M. Bellefeuille, à Témiscamingue (1837), et je me suis marié l’année suivante.”

Si Louis Iawé habitait les grands pays, il aurait déjà célé-

bré ses noces d'or ; mais cette coutume, en honneur dans les pays civilisés, n'a pas encore prénétré sous le wigwam.

A propos, c'est aujourd'hui (24 mai) la fête de la Reine ; depuis cinquante ans, elle règne sur son vaste empire. " Prions, dit Monseigneur, pour notre gracieuse souveraine." C'est aussi aujourd'hui la fête de Notre-Dame Auxiliatrice : prions notre reine du ciel de protéger notre reine de la terre. *Auxilium christianorum, ora pro nobis.* Prions avec l'Eglise, qui a composé une oraison spéciale pour demander la bénédiction d'en haut sur ceux qui sont au gouvernail de l'Etat :

" Nous vous demandons, ô Dieu tout-puissant, que votre servante, notre reine, à qui votre miséricorde a confié les rênes de ce royaume, avance chaque jour dans l'acquisition de toutes les vertus, qui feront son plus bel ornement, et qu'ainsi elle se rende digne d'arriver jusqu'à Vous, qui êtes la voie, la vérité et la vie. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur."

A neuf heures, la prière du soir, ou plutôt le chant du soir ; car nous avons chanté plus encore que nous n'avons récité. Comme ces bons chrétiens prient avec âme ! comme ils chantent avec cœur ! comme ils se tiennent à genoux avec respect ! comme leur recueillement est profond ! comme ils écoutent la parole de Dieu avec avidité ! Après cela, est-il étonnant que leur missionnaire s'attache à eux, et qu'au retour de chaque printemps, il s'impose avec plaisir de nouvelles fatigues pour les revoir ?

Ce matin, trente-quatre sauvages, jeunes et vieux, outre nos hommes, se pressent autour de l'autel du sacrifice ; au-dessus du tabernacle improvisé s'élève un dais, formé de tentures de diverses couleurs ; sur un fond de toile blanche sont appendues trois images : le Sauveur crucifié, le saint cœur de Marie et le Sacré-Cœur de Jésus. Les cantiques succèdent aux cantiques, les prières aux prières, Monseigneur distribue la sainte communion à vingt-deux personnes et donne la confirmation à sept.

Après la messe, chacun fit au gardien de la prière sa petite offrande, les uns une piastre, les autres un écu. Les deux vieillards, qui comptent cinquante ans de ménage, vinrent, en titubant, offrir chacun dix sous : c'était touchant. De

son côté, Monseigneur distribua des croix, des chapelets, des images et des médailles.

Mercredi, 25 mai.—A onze heures, départ ; à quatre heures, arrivée chez M. David Fleury.

Cette ferme est une des dernières que nous rencontrerons d'ici à la rivière du Moine. Avant d'entrer dans la forêt sauvage, le bon Dieu nous réservait une dernière douceur : celle de coucher dans une chambre tranquille et dans un bon lit, de nous asseoir à une table où les bifstecks d'original ont été préparés avec une grande habileté culinaire et de passer une veillée charmante dans une brave famille canadienne.

L'église renferme douze Canadiens : M. et Mme Fleury, une petite fille de treize ans qu'ils élèvent, une domestique et huit hommes de service ; de plus sept ou huit sauvages, qui sont en route pour leur pays de chasse. Comme ces derniers avaient eu leur mission la veille au soir, le service eut lieu ici en français : Mgr Lorrain fut le chantre, et moi le prédicateur.

Jeudi, 26 mai.—Ce matin, Jésus descendit dans dix cœurs, et le Saint-Esprit sur la pupille de M. Fleury, qui reçut la confirmation avec la piété d'un ange.

A 8 heures, nous quittons la brave famille Fleury. Nous prenons la route de solitudes où les Blancs n'ont pas encore porté leur culture. Ce soir, nous coucherons sous la tente ; ainsi en sera-t-il le reste du voyage. Une navigation d'un mille sur une petite rivière large environ de cent pieds, et un portage de six arpents, nous amènent sur le lac de l'Echo ; nous prenons plaisir à faire répéter nos paroles par les voix mystérieuses des rivages.

Pendant que nous voguons de lac en lac entre des corbeilles de verdure, des goélettes à l'ancre, des châteaux-forts flanqués de tourelles, des îles, tantôt éparses çà et là, tantôt rangées sur une seule ligne avec symétrie, sous un ciel clément où se promènent de gros flocons de nuages blancs qui tempèrent les ardeurs du soleil, je lis et j'étudie un livre tout à fait intéressant, publié à Montréal ; il a pour titre : " Le livre que l'on perce, daté depuis que Jésus est né, 1887 et 1888, autrement le calendrier." Les sauvages

l'appellent " le livre qui est percé " parce que, chaque jour, afin de ne point se perdre dans la computation du temps, comme Robinson dans son île, ils percent le quantième avec une épingle.

Les sauvages donnent aux mois un nom tiré des influences climatériques ou des changements que la saison amène dans leur train de vie ; c'est pourquoi ces noms ne sont pas les mêmes pour tous les pays de la langue algonquine.

A la Baie d'Hudson, par exemple, le premier mois de l'année (juin), se nomme *la lune des feuilles*, parce que, dans ces régions septentrionales, les arbres ne revêtent qu'alors leur parure printanière ; juillet se nomme *la lune où les petits oiseaux muent* ; août, *la lune où les petits oiseaux volent* ; septembre, *la lune des outardes* : c'est l'époque de la grande chasse d'automne ; octobre, *la lune du départ*, ils quittent les bords de la mer pour aller passer l'hiver dans les bois ; novembre, *la lune où il gèle* ; décembre, *la lune de la neige* ; janvier, *la lune du grand froid* ; février, *la lune du froid extrême* ; mars, *la lune de l'aigle* ; avril, *la lune du retour des outardes* : l'oie sauvage a baptisé deux mois de l'année, car cet oiseau précieux entre, chez ces peuplades, pour une large part dans les richesses de leur garde-manger ; mai, *la lune des grenouilles* : dans un pays où les marais s'étendent jusqu'à cent milles dans l'intérieur, la famille grouillante des batraciens, au dégel, doit remplir les airs d'un tel vacarme, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait imposé son nom à l'époque de leurs concerts.

Dans les parages que nous traversons actuellement, les noms des mois sont tout autres : juin s'appelle *la lune des fraises* ; juillet, *la lune des framboises* ; août, *la lune des mûres* ; septembre, *la lune des récoltes* ; octobre, *la lune de la truite* ; novembre, *la lune du poisson blanc* ; décembre, *la lune de l'hiver qui arrive* ; janvier, *la lune qui est longue* ; février, *la lune du siffleux* ; mars, *la lune de la loutre* ; avril, *la lune où la neige fond* ; mai, *la lune des fleurs* : beau nom qui convient si bien au mois de Marie.

Les jours où l'on se repose, dimanches ou jours de fête d'obligation, sont marqués par une croix ; les jours de maigre par un P, lettre initiale de *pakitandjikenaniowan* (les

jours où on laisse tomber la viande) ; les jours de jeûne par un K, initiale de *kiigkchimoniouan*, (les jours où la nourriture nous échappe).

Huit milles de canot et un demi-mille de marche nous transportent dans le lac *Okansikananick* "là où il y a beaucoup de doré." Nous le traversâmes sous le souffle d'une brise légère qui berçait mollement nos canots. Nous admirions, tout autour de nous, ces forêts entrecoupées de pins et de sapins, d'îlots de bois touffus qui recouvrent un terrain plat.

A neuf heures, nous dressons la tente sur la déchargé du lac Doré, au pied d'un rapide ; et le sommeil vint clore nos paupières au murmure des eaux écumantes.

Vendredi, 27 mai—A trois heures, réveil ; les têtes sont lourdes et les yeux fatigués. Nous entrons dans le lac *Mahingnia* (là où il y a des loups). Le ciel est couvert de gros nuages ; sous les froidures d'un vent qui souffle du nord, nous frissonnons, excepté Sa Grandeur qui continue au fond du canot le sommeil interrompu. Et pourquoi pas ? N'est-il pas dit du Sauveur, voyageant sur le lac de Génézareth, qu'il dormait, lorsque les apôtres le réveillèrent, en s'écriant : "Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons."

Une demi-heure après notre départ, nous passons du *Lac des Loups*, dans le lac *Brûlé*, qui doit nous conduire, la distance de sept milles, jusqu'aux portes du Grassy-Lake, *Mattawachkeang*, "là où il y a de l'herbe à la jonction des rivières", ainsi appelé, parce que, devant le poste de la Compagnie, aux environs de la chapelle, à cet endroit où se réunissent la rivière Noire et la rivière Kipawé, croissent de hautes herbes, dont les têtes surnagent au dessus des eaux. Quant au lac Brûlé, si le feu a jamais dévasté ses bords, il doit y avoir de cela bien longtemps ; car il n'est guère possible de souhaiter une plus grande richesse de végétation, d'arbres d'espèces différentes, de feuillages diversement nuancés. C'est un pêle-mêle d'épinettes sombres, de bouleaux et de merisiers, à la verdure tendre, de cèdres qui s'inclinent au-dessus du rivage, d'aulnages dont les pieds baignent dans les eaux courantes. Les terres sont généralement basses ; s'il se présente un petit coteau, il est couvert

d'érables touffus, aux têtes uniformes s'élevant à une égale hauteur, en sorte qu'il vous semble que vous pourriez passer sur leurs sommets une règle d'ouvrier comme sur les épis d'un champ de blé. C'est un pays d'avenir agricole ; mais nous reviendrons sur ce sujet.

Les sauvages respectent leurs morts ; des différents points de la forêt, ils les apportent dans un lieu spécial, consacré par la prière pour dormir, à l'ombre de la croix, les parents à côté des parents, les amis à côté des amis, jusqu'au grand jour du réveil. Hier sur le lac Doré, nous passions en face d'un cimetière ; n'ayant pas le temps de nous y arrêter, de nos canots, nous récitâmes le *De profundis* pour les âmes de ceux qui reposent en cet endroit. Ce matin, à deux milles du Grassy-Lake, nous arrivons, comme disent si bien les Grecs, au *cœmeterion*, "au dortoir" où viennent et viendront se coucher dans la tombe tous les sauvages de ce canton.

Nous abordons sur une grève de sable ou plutôt de pierre pulvérisée, jaune comme de l'or, où brillent en myriades des prismes argentés, par un sentier embaumé, à travers de hauts pins rouges, droits comme des flèches, nous gravissons une petite colline sablonneuse et sèche, qui boit la pluie comme une éponge. Vingt croix indiquent vingt tombes, cinq sont plantées sur des tumulus fraîchement remués. Sur presque toutes, on lit le nom du défunt avec la date de sa mort.

En nous relevant, après notre prière en commun, Monseigneur me faisait cette réflexion :

"La croix a dompté le monde. Elle est un signe de victoire partout ; mais nulle part plus que dans ces forêts, où elle a fait passer ces peuplades barbares, cruelles et inhumaines, à des mœurs douces et faciles, que devrait envier plus d'une prétendue civilisation raffinée."

En effet, comme le dit si bien la liturgie, c'est la croix qui, en donnant la mort à la vie, a donné en même temps la vie à la mort, la vie à l'homme spirituel mort par le péché ; voilà son grand triomphe ; voilà le miracle de sa victoire :

Vexilla regis prodeunt :
Fulg t crucis mysterium.
Quia vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit.

CHAPITRE IV

Au Grassy-Lake.

Arrivée pompeuse.—La chapelle.—Entrée solennelle.—Le P. Guégen et son troupeau.—Bénédictio de la chapelle.—Wabicon.—Erection d'un chemin de la croix.—La Pentecôte.—Extrait du Graduel et du Vesperal.—Le festin.—La visite des tentes.—Pierre Fitenamo.—Famine en perspective.—Vêpres.—Deux mariages.—Une adresse au Pape.

Vendredi, 27 mai.—Pendant que l'on transporte le bagage à la tête d'un petit rapide qui se trouve à un demi-mille de la mission, nous tirons deux coups de fusil pour donner avis de notre arrivée ; deux coups de fusil nous répondent.

Au détour d'une pointe, nous apercevons la population, le regard tourné de notre côté. L'armée, dix-huit fusils, est sous les armes. Sa Grandeur est reçue au bruit d'une décharge générale. Les petits chiens barbets excités courent çà et là, en hurlant à qui mieux mieux.

En mettant le pied à terre, Monseigneur se trouve sous une première arche de verdure ; une seconde a été élevée à mi-chemin entre le rivage et la chapelle. Trois pavillons flottent au sommet du portique, et une couronne, tressée avec des feuilles, est suspendue au-dessus du siège où Sa Grandeur doit prendre place.

La chapelle s'élève à deux arpents du lac, sur une hauteur de quelques pieds au milieu d'une prairie.

Monseigneur fit son entrée solennelle, avec la chappe, la mitre et la crosse. Après avoir été bénis, les sauvages nous suivirent. Devant nous marchaient deux grands jeunes gens, cuivrés, bronzés, en surplis blancs, portant l'un l'encensoir et la navette, l'autre un bol et une branche de cèdre qui servaient de bénitier et de goupillon. Sur tout le parcours, les sauvages chantèrent des cantiques en leur langue.

À la porte de l'église, l'évêque, avec une branche d'hysope sauvage, aspergea la foule, et fut encensé par le missionnaire curé.

Puis il monta à l'autel pour chanter l'oraison du patron. Cette église n'en avait pas. Monseigneur la mit sous la pro-

tection de saint Jean l'Évangéliste, voulant faire une grâce au missionnaire qui évangélise ces lieux depuis si longtemps, le Père Guégen.

La cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, après que le Père eut averti les fidèles que Sa Grandeur accordait quarante jours d'indulgence. Après souper, vers sept heures, Mgr Lorrain présida la prière du soir. Les sauvages commencent par chanter un cantique, puis ils écoutent une instruction. Ils entonnent un nouveau cantique, puis ils récitent le chapelet. Entre chaque dizaine, ils chantent une strophe qui explique un des quinze mystères du rosaire. Les hommes et les femmes, assis les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épître, alternent à tour de rôle. La plupart savent lire. Ils se tiennent bien dans l'église et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce que c'est que la maison de Dieu.

Samedi, 28 mai.—Ce matin, furent dites trois messes. A celle de Monseigneur, il y eut sermon, prière du matin et cantiques. Toute la ville y assistait, hommes, femmes et enfants. Au chant des cantiques se mêlaient les pleurs, les cris et les rires des bébés. Personne n'y fait attention, personne n'en paraît dérangé dans sa prière ; on dirait que ces petits innocents sont chargés de louer le bon Dieu à leur manière. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

A 9 heures, avait lieu la bénédiction de la chapelle. Monseigneur portait la chappe et la mitre. Les prières de l'église sont remplies de saveur divine et de douces instructions. Pendant que nous récitons au pied de l'autel le *Veni Creator*, en latin, les sauvages le chantent en leur langue à pleins poumons.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

* * *

Dans l'après-midi, Monseigneur érigea un chemin de la croix. La cérémonie commence par une instruction. Les croix sont distribuées à quatorze sauvages qui les portent en procession au lieu où chacune doit être placée.

A 7 heures, prière du soir, récitée et chantée. Le missionnaire continue à entendre les confessions ; c'est ce qu'il a fait tout le jour, dans les temps libres que lui ont laissés les différents exercices, malgré la fatigue et les maringouins, qui ont envahi la chapelle comme un essaim d'abeilles bourdonnantes.

Dimanche, 29 mai.—C'est aujourd'hui la Pentecôte. Le soleil se lève radieux, le lac reste calme sous la brise matinale et scintille sous les rayons dorés comme une masse d'argent liquide : des perles de rosée brillent sur la pointe de chaque brin d'herbe ; les forêts nous envoient des bouffées de senteurs aromatiques ; tout murmure, tout se réveille, les feux s'allument aux portes des tentes, les oiseaux dans le feuillage chantent leur joie et bénissent le seigneur, *benedicite, omnes volucres celi, Domino*. Qu'il fait bon réciter, en se promenant sur la grève solitaire, l'office du jour ! Les paroles de la Sainte-Ecriture illuminent l'intelligence, donnent au cœur des joies qui ne sont pas de la terre, comme le dit si bien la prière : " O Dieu, qui avez instruit les cœurs de vos fidèles par les lumières du Saint-Esprit, faites-nous goûter, par les dons de ce même Esprit, les douceurs de la justice et les suavités de ses éternelles consolations."

Ce matin, pour la cérémonie de la confirmation, la chapelle était complètement remplie : n'était-ce pas un autre cénacle ? Le vent de la grâce ne remuait-il pas tous les cœurs ? Les sept dons du Saint-Esprit n'étaient-ils point autant de langues de feu qui descendaient du ciel sous l'imposition des mains de l'évêque ? Tous priaient avec ferveur ; tous, je n'en doute pas, furent remplis du Saint-Esprit, mais en particulier ceux qui reçurent le " sacrement qui fait les forts."

A neuf heures, grand'messe. Rien ne manquait ; l'encensoir faisait monter vers le ciel, en même temps que les prières s'élevaient des cœurs, des nuages de fumée d'agréable odeur. Les chandeliers faisant défaut, un trou de tarière dans la tête de six *billochets* donna six piédestaux aux cierges allumés. Les jeunes filles avaient revêtu leur plus belle toilette, robe à fond blanc, chapeau de paille avec un ruban rouge. On ne chanta en latin que *Et cum spiritu tuo, Deo gratias*, et comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison* ; tout le reste, le

Gloria, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* se chantent en langue sauvage.

Cinquante-huit communiants s'approchèrent de la sainte table, avec recueillement; un vieillard aveugle s'appuyait sur son aviron qui lui servait de canne. Il me semblait entendre Jésus lui dire ces paroles de l'évangile du jour :

“ Si quelqu'un m'aime, il mettra ma parole en pratique : mon Père l'aimera, nous le visiterons, et nous établirons notre demeure en lui. L'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous instruira de toutes choses, et qui vous fera penser à tout ce que je vous aurai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; ce n'est pas comme le monde que je vous la donne. Ne vous troublez point et ne craignez point.”

* * *

A midi commence la *magochewin*. Deux cents livres de farine ont été converties en galettes, épaisses, grasses, jaunes; cinquante livres de lard, taillées en grillades, flottent dans la graisse; vingt-cinq livres de riz, gonflé, bouilli, s'appelle maintenant *sagumité*; le thé coule comme l'eau dans la rivière. Toute la tribu a pris place sur l'herbe autour de nos toiles cirées étendues, qui servent de nappes. C'est comme du temps de Notre-Seigneur, lorsqu'il disait à ses disciples : “ J'ai pitié de cette foule... je ne peux pas renvoyer ces gens-là qu'ils n'aient mangé.” Même la musique ne fait pas défaut : un bel accordéon, égaré dans ces bois entre les mains d'un sauvage, nous fait entendre tous les airs connus et inconnus. Le chef vint chercher Monseigneur, en lui disant :

“ Viens bénir les mets, afin que le festin ne fasse de mal à personne.”

Ce repas coûte cher; mais il n'est pas inutile au succès de la visite épiscopale. L'idée du festin tient les sauvages en haleine et de bonne humeur, dès les premiers jours de la mission. Chaque peuple a ses mœurs, il s'agit de le prendre par son côté faible.

Le repas fini, chaque famille se retire sous sa tente, et Monseigneur, accompagné du Père, les visite toutes les unes après les autres. Il leur distribue des images, des chapelets, des croix, des médailles, il fait bien des heureux. Un lui dit :

“ —Bénis ma femme, elle ne peut marcher, guéris-la ”

Un autre :

“ —Touche mes yeux, ils sont malades, fais-moi voir clair.”

Un autre :

“ —Prends ces souliers de caribou, ils sont beaux, et dis une prière pour que je recouvre la santé.”

Le chef, Pierre Pitenamo, présenta à Sa Grandeur, sur papier, une adresse qu'il a composée et écrite lui-même, et il l'a débitée avec une assurance que pourrait lui envier plus d'un maire de village :

“ Gardien de la prière, je veux te dire quelque chose. Je suis content de ce que tu as eu la bonté d'avoir pitié de nous autres : j'en remercie le grand Esprit, et toi aussi. Notre bonheur est double, parce que notre Robe noire t'a accompagné. Pour te montrer comme nous sommes heureux de te voir, nous allons te faire un présent, afin que ma parole soit connue comme une parole de reconnaissance.”

Ces sauvages ne sont pas riches. Les bêtes à fourrure précieuse deviennent rares ; les hommes des chantiers leur font une guerre à mort ; les sauvages ne se sentent plus de courage pour conserver et bien entretenir leur terrain de chasse ; ils se disent : “ Si nous ne tuons pas ces loutres [et ces martres, quoi que ce ne soit pas la saison pour en tirer de bonnes peaux, les blancs le feront.” Alors la chasse devient un vrai massacre, une destruction déplorable. L'original est encore assez abondant, il est le point d'appui de leur garde-manger ; quand il aura disparu, alors viendront les sept années de disette qui frappèrent l'Égypte sous Pharaon. Pour prévenir un tel malheur, il semble qu'il serait de bonne politique pour le gouvernement, qui n'ignore pas quelle est l'imprévoyance des sauvages, de leur fournir chaque printemps un peu de grain de semence, des patates et quelques instruments aratoires. Petit à petit, ils s'accoutumeraient à la culture.

Lundi 30 mai. — A 5 heures, la chapelle est remplie, et ces bons sauvages peuvent dire : “ Seigneur, pour vous bénir nous avons devancé l'aurore.” Pendant les trois messes qui se disent, les cantiques succèdent aux cantiques, on en a chanté jusqu'à quinze. On sentait à l'entrain de leur prière

que la mission touchait à sa fin, et que ces braves gens voulaient profiter de leur reste.

Avant sa messe, Monseigneur bénit deux mariages.

Les quatre fiancés sont assis sur un banc, en face de l'autel ; en arrière, sur un banc semblable, ont pris place les garçons et les filles d'honneur. Agnès, la fille du chef, avait une robe d'indienne bleue parsemée d'étoiles, un tablier blanc, un châle rouge, et autour du cou un foulard de soie bleue céleste ; Angèle avait une robe à carreau rouge et blanc, un châle bleu et un foulard de soie rouge. Les deux épousées portaient chacune un chapeau de paille à larges bords, orné le second d'une couronne de fleurs sauvages, le premier d'un plumet planté en sautoir sur le coin de l'oreille. Les mariés étaient chaussés de souliers de caribou, artistiquement travaillés avec de la rassade de diverses couleurs.

Au sortir de l'église, la foule se rangea en un grand demi-cercle, et pendant que les fusils tiraient une salve d'honneur, les nouveaux mariés donnaient à la ronde la main à tout le monde, femmes et hommes, et les nouvelles mariés donnaient la main aux hommes et un baiser aux femmes. Puis le chef les harangua avec force gesticulations qui descendaient jusqu'à terre. Il commenta toutes les paroles du Rituel, et, de plus, il ajouta que " le mari doit être un bon chasseur pour apporter de la viande dans la chaudière et que la femme doit aller chercher le bois pour y entretenir le feu.

" Vous avez, dit-il en terminant, un bonheur que les sauvages vous envient, c'est le gardien de la prière qui a fait lui-même le nœud qui vous unit. "

Ceci étant dit, le chef part en avant, battant la marche ; suivent les deux couples heureux ; puis les garçons d'honneur, portant de larges pavillons au bout de longues perches ; suit la foule pêle-mêle. Dans cet ordre, ou dans ce désordre on gagnè la salle du festin, où la nappe est un tapis de verdure, les lambris les forêts environnantes, le plafond, la voûte du grand ciel bleu, éclairé par cette lampe brillante que Dieu a suspendue dans l'espace.

A 11 heures, nos deux canots chargés flottent de chaque côté du quai ; la foule se presse sur le rivage, nous touchons la main à chacun, Monseigneur bénit une dernière fois ses

ouailles à genoux ; et nous partons au milieu des détonations répétées. Le chef nous fait l'honneur de nous escorter une journée de distance ; il n'emmène avec lui que son jeune fils, âgé de neuf ans ; l'enfant est capable de se conduire lui-même. Comme du temps de la reine Berthe qui filait sa quenouille, il ne craint pas de travailler, le travail honore les rois.

Ce chef est non seulement un orateur ; il est aussi un littérateur. Il composa lui-même une adresse au Saint-Père, et, avec un poinçon, il écrivit sur le côté velouté d'une écorce de bouleau, qui se ferme sur elle-même comme un livre, l'adresse qui suit :

Grassy-Lake, ce 29 mai. — Je te dis merci à toi, chef des gardiens de la prière, qui tiens la place de Jésus, de ce que tu as envoyé dans le pays où nous vivons un gardien de la prière (un évêque). J'en remercie aussi le Grand-Esprit. Je te salue fortement au nom du Seigneur. J'ai entendu dire que tous tes disciples t'ont salué ; voilà pourquoi je viens te saluer, moi aussi, quoique je vive au fond des bois. Je suis très flatté de ce que notre pays a été béni par toi ; aussi toujours je prierai pour toi.

Voilà ce que je voulais te dire, à toi qui veilles sur notre prière, moi, Pierre Pitenamo.

Le Saint-Père, sans doute, a reçu des adresses de félicitations plus savantes, écrites sur des parchemins enluminés ; mais aucune n'est partie d'un cœur plus droit et d'une foi plus simple.—(A suivre).

LA REINE D'HAWAÏ

EN VISITE CHEZ LES LÉPREUX DE MOLOKAÏ

(Revue Canadienne).

Au nord des milliers d'îles qui peuplent le Pacifique se trouve l'archipel d'Hawaï, le plus petit des royaumes de ce monde, le seul de l'Océanie possédant une histoire et son indépendance. C'est un pays qui mériterait d'être plus connu, au sol riche, pittoresque, habité par une population canaque très européenne et un nombre considérable d'étrangers. Sous l'influence du grand voisin, les Etats-Unis, ce qu'on appelle la civilisation moderne, avec tous ses perfectionnements, a pénétré là, apportant aux indigènes un confortable d'existence qui leur était inconnu, mais leur imposant aussi des habitudes et des travaux qu'ils ne peuvent supporter. Partout cette civilisation est ennemie mortelle de l'indigène qui, victime de la loi du plus fort, disparaîtra sous peu pour laisser place à l'envahisseur, la race blanche ; mais cette lutte de l'avenir contre le passé affecte en Hawaï la forme la plus terrible et la plus douloureuse ; le Canaque qui, autrefois, nu au ciel, mangeant des poissons et des fruits, vivait fort et vigoureux ; aujourd'hui, se nourrissant bien, dans des maisons closes, meurt de la lèpre.

J'étais de passage à Honolulu, au mois d'avril dernier (1891), lorsque la nouvelle reine, S. M. Liluokalani commençant le voyage traditionnel à travers ses Etats, décida que sa première visite serait pour les plus malheureux de ses sujets, les lépreux, de par la loi séparés du reste de la population et transportés sur un coin de l'île de Molokaï. Désireux de me rendre compte *de visu* de l'existence imposée à ces parias et en même temps de rendre hommage à la mémoire du P. Damien, le premier Européen venu par un sublime dévouement vivre et mourir au milieu des lépreux, je sollicitai l'autorisation de faire partie du voyage.

Le dimanche 26 avril, à 10 heures du soir, nous quittons Honolulu sur le *Likiliki*, un petit vapeur frété pour la circonstance. La reine, sa suite et quelques invités occupent le pont, où l'on a jeté des matelas et des nattes pour la nuit ; tout le reste du bateau est encombré par 200 indigènes allant voir leurs parents lépreux. La foule est grande sur le quai, et malgré le triste but du voyage on sent dans l'air comme une atmosphère joyeuse ; ceux qui restent poussent des vivats en l'honneur de la reine et les partants, des guirlandes de fleurs au cou, la guitare au bras, chantent. Un festin ou une danse, un départ pour une autre île ou un enterrement ne peuvent avoir lieu sans musique et sans fleurs, les deux éléments premiers de l'existence canaque.

A mesure que nous nous éloignons du port, le bruit diminue ; la reine, revêtue d'une longue chemise noire, l'*holoku* national, est couchée sur une natte ; un enfant, qui, par la tradition, doit être de sang noble, agite sur sa tête un *kahili*, sorte de long plumeau, marque distinctive de l'autorité ; près d'elle son premier ministre, ses dames d'honneur et quelques officiers de sa suite. Aucune barrière ne sépare la souveraine de ses sujets, qui se tiennent respectueusement à distance ; parfois elle appelle l'un d'eux par un signe, et il s'approche en se traînant sur les genoux. Malgré cette apparence de servilité, consacrée par de vieilles coutumes, on voit qu'il y a entre la reine et ses sujets sympathie et communauté de sentiments, elle les connaît tous par leur nom, leur parle avec une tendre familiarité, s'informant de leur santé et de leurs enfants. Eux répondent simplement, sans timidité, d'un ton un peu traînant.

Puis un vieux Canaque se lève et commence un discours ; il parle facilement avec des inflexions de voix justes, le geste est noble, expressif, et toutes ces faces bronzées, aux grands yeux doux, paraissent attentives, intéressées. Un voisin m'explique en très bon anglais le sujet traité ; c'est une sorte d'homélie historique, de panégyrique des anciens rois et des anciens chefs depuis le grand Kamehameha. L'orateur raconte la gloire des ancêtres, leurs hauts faits d'armes, la beauté du royaume ; c'est ce que nous appelons chez nous un discours patriotique, avec cette différence qu'il n'est ques-

tion que du passé. A cet orateur en succède un autre qui donne des conseils de prudence pour le lendemain, ce qu'il ne faut pas faire surtout, et il nomme chaque chose, sans qu'aucune des jeunes filles présentes pense à rougir. Peu à peu le silence se fait, chacun s'installe pour la nuit.

Je renonce au sommeil, le lit canaque manque par trop de moëlleux, et vais m'asseoir sur la passerelle avec le supérieur de la mission française à Honolulu, un vieux prêtre breton qui habite en Hawaï depuis quarante ans. Il me raconte combien tout est changé depuis son arrivée aux îles ; en véritable apôtre du vieux temps il n'a pas une très grande admiration pour la rapidité avec laquelle la civilisation, la richesse et la prospérité ont pénétré dans le royaume.

—La Canaque était bien meilleur autrefois, me dit-il en poussant un soupir ; sa nature primitive était bonne, il n'était qu'ignorant ; nous avons cherché à lui apprendre ses devoirs, d'autres lui ont parlé de ses droits, c'était mettre un couteau affûté entre les mains d'un enfant.

Et le brave supérieur entame ce thème favori des vieilles gens ; " Autrefois c'était bien mieux." Je l'amène peu à peu à me parler de la lèpre et il me donne des détails que je résume ici.

La maladie paraît avoir été importée vers 1850 par les Chinois ; depuis lors elle n'a cessé de se développer ; on dit même qu'une épidémie de petite-vérole ayant mis à la mode la vaccination, la lèpre a été inoculée à beaucoup et qu'aujourd'hui il y a bien peu de familles indigènes qui ne soient atteintes. Pendant longtemps on ne pensa pas aux mesures préventives, le Canaque, essentiellement insouciant, ne voyait que la souffrance, sans penser au danger ; ce n'est qu'en 1865 qu'on décréta le transport sur la côte septentrionale de Molokaï de tous les lépreux du royaume. L'exécution de cette loi ne fut pas facile : ceux qu'elle visait résistèrent, se retirant dans les montagnes, soutenus par la population. On organisa une véritable chasse à l'homme et il fallut aux autorités plusieurs années pour s'emparer de huit cents lépreux.

C'est à cette époque que le P. Damien, membre de la Congrégation de Picpus, fut envoyé à la mission française d'Ha-

waï ; il passa d'abord plusieurs années dans l'intérieur des îles, se transportant d'un endroit à l'autre pour les besoins de son ministère ; il s'assimilait aux indigènes, apprenait leur langue et leurs habitudes. En 1873, ayant un jour entendu son évêque, Mgr Maigret, exprimer le regret qu'il n'y eût pas de prêtre à la léproserie, le P. Damien s'offrit à remplir cette tâche douloureuse ; il avait trente-trois ans, était vigoureux, d'un caractère gai et sociable ; il se condamna à vivre seul Européen, dans le milieu le plus triste et le plus humble qui soit au monde, et pensant bien qu'il serait un jour victime de son dévouement.

Lorsque le P. Damien arriva à Molokaï, les choses n'étaient pas dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui ; le gouvernement n'envoyait des provisions que pour les plus malades ; les lépreux devaient cultiver leurs champs pour trouver leur nourriture ; ils vivaient misérablement, tout était à créer. Le missionnaire se mit à l'œuvre, servant d'intermédiaire entre les lépreux et les autorités d'Honolulu, cherchant à provoquer la charité, non seulement en Hawaï, mais dans tous les pays, et en même temps mettant un peu d'ordre dans la léproserie, recueillant les orphelins, encourageant ceux qui souffraient, soignant leurs plaies, apprenant à tous à se construire des cabanes et à s'occuper utilement. Peu à peu, l'opinion publique s'en mêla, des secours arrivèrent nombreux, les Chambres hawaïennes votèrent des sommes considérables ; on trouva, à prix d'or, un médecin disposé à s'établir à Molokaï ; on fit venir des sœurs Franciscaines pour prendre soin des enfants. Le P. Damien, après onze ans de séjour, était, lui aussi, devenu lépreux ; mais, malgré cela, ne cessa pas, jusqu'au dernier moment, de donner tous ses soins à son œuvre, dont il avait le droit d'être fier. Au mois de mars 1889, les plaies qui couvraient son corps se fermèrent et devinrent noires ; il savait très bien que c'était la mort, et le 28 du même mois il expirait, après seize ans de résidence à Molokaï, heureux du résultat obtenu, consolé d'avoir fait pour ses semblables tout ce qu'il est possible à un homme de faire.

Et tandis que le supérieur me parlait de son frère en religion, devenu martyr, les larmes lui coulaient des yeux.

—Hélas ! me dit-il, en matière de conclusion, ce n'est pas le

premier de notre mission qui soit mort de la lèpre..... et ce ne sera pas le dernier.

Puis, redevenant lui-même, avec une simplicité de cœur admirable, il me dit d'un air presque joyeux :

—Après tout, ils ne sont pas tant à plaindre, ils vont plus vite au ciel.....

La conversation tombe; nous avons encore en perspective plusieurs heures de nuit, et, bercé par un large roulis, mon compagnon s'assoupit.

* * *

La première lueur du matin, un peu avant cinq heures, éclaire la terre sur laquelle nous nous dirigeons. L'île de *Molokai* apparaît dans son ensemble avec son amas de montagnes, ses falaises droites et sa côte inabordable. La convulsion volcanique qui a formé l'archipel d'Hawaï paraît avoir été là particulièrement violente et irrégulière, les pics sont plus nombreux, les vallées plus profondes, cette île est bien digne de son nom indigène, *la terre des précipices*.

Le *Likiliki* tourne une pointe; nous sommes en face de la léproserie.

C'est une plaine vallonnée, entourée par la mer de trois côtés et séparée du reste de l'île par une muraille de rochers inaccessibles de 800 mètres de haut. Cette partie de terre semble une excroissance poussée au flanc de *Molokai*, une large scorie, tombée là tout exprès pour isoler du reste de l'humanité une population dangereuse. La vue panoramique produit déjà une triste impression : le site est sauvage, écrasé par la montagne, aucune culture, très peu d'arbres, partout des blocs de rochers et dans les creux une herbe grasse, avec un vent violent venant du nord qui souffle toujours en tempête. De chaque côté de cette plaine, près de la mer, au pied de la gigantesque muraille, s'abrite un gros village, composé de petites maisons isolées les unes des autres. A la distance où je me trouve, on dirait le contenu de plusieurs boîtes de jouets d'enfants renversés sur une table. Puis les détails se précisent : on distingue les clochers des églises; un bâtiment plus vaste, entouré d'une palissade, l'hôpital; quelques maisons mieux construites et peintes au clair; tout à fait sur le

bord de l'eau, un grand hangar, les magasins du gouvernement ; auprès un petit embarcadère enguirlandé de feuillage, envahi par la foule ; beaucoup d'hommes et de femmes à cheval, les premiers vêtus à l'euro péenne et les autres du classique holoku de cotonnade aux couleurs vives, cette sublime invention des missionnaires anglais, qui a le double avantage de développer la modestie des populations primitives et le commerce des fabricants de Manchester.

Le *Likiliki* jette l'ancre en face du village de Kalavao, je descends à terre par la première embarcation ; les deux prêtres catholiques qui résident à la léproserie et l'agent du gouvernement nous reçoivent, nous échangeons des poignées de main et des compliments, et nous nous dirigeons vers le presbytère en traversant la foule des lépreux rassemblés pour faire honneur à leur reine et recevoir leurs parents et amis.

Je n'avais jamais vu un lépreux, et je m'étais formé cette conviction que les descriptions déjà faites étaient exagérées, poussées intentionnellement au noir par leurs auteurs pour donner plus de relief au tableau. Je suis donc venu à Molokai décidé à ne rien regarder à travers le prisme du sentiment, et malgré cela, je dois l'avouer, le spectacle que j'ai eu sous les yeux m'a paru plus terrible et plus répugnant que celui qu'inventerait l'imagination, et j'ai ressenti la plus forte, la plus douloureuse impression de ma vie.

Un malade que nous voyons, dans un lit d'hôpital, même couvert de plaies et d'ulcères, est dans son cadre ; c'est le membre souffrant d'une société que l'on entoure de soins et de tous les moyens possibles de guérison ; il fait naître seulement la sympathie et la pitié ; mais lorsque sur une île séparée du monde, dans le plein air et le soleil, toute une population, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, allant et venant, vaquant aux soins de leur ménage, se promenant à cheval ou assis au seuil des maisons, apparaît victime de cette maladie épouvantable, on se sent pris d'horreur, sous l'empire d'une crispation nerveuse qu'il est impossible de surmonter.

Le mal s'attaque surtout à la face et aux extrémités. La figure et les mains ne sont souvent qu'une plaie suppurante ; les cils et les sourcils sont rongés, les yeux mi-clos ; beau-

coup ont des trous à la place du nez et des oreilles ; d'autres ont perdu un pied ou une main tombés en pourriture. Certains semblent honteux, cachent sous un linge maculé les parties les plus malades ; la plupart ont perdu tout respect humain, étalent leurs ulcères auxquels ils ne paraissent pas penser. C'est un spectacle inoubliable, un de ceux qui hantent les nuits d'insomnie, qui donnent un aperçu sur le morde d'en bas et explique la répulsion qu'ont, dans tous les temps et dans tous les pays, produite les lépreux.

Le presbytère où nous sommes entrés est une jolie maison, dans le même enclos que l'église ; autour, des massifs de fleurs ; à l'intérieur, tout est neuf et confortable : dans le salon, une grande bibliothèque pleine de livres saints et d'ouvrages de médecine ; en face du bureau, surchargé de journaux et de papiers, un grand crucifix, dont la vue doit être souvent bien utile. Là habite seul un jeune prêtre, le P. Vandelin, le successeur du P. Damien, son assistant réside à Kalavao, l'autre village. Il est tout joyeux de la visite de son supérieur, et comme en causant je le félicite de son dévouement et de son abnégation, il me répond :

— Mais, cher monsieur, je vous assure que je ne suis pas un héros ; Monseigneur m'a envoyé ici, je fais mon devoir aussi bien que possible, et sans me préoccuper de l'avenir qui est entre les mains de Dieu.

Combien tout autre courage est peu de chose à côté de celui-là !

L'évêque d'Honolulu me racontait, d'ailleurs, qu'après la mort du P. Damien, il avait envoyé une circulaire à tous ses prêtres pour demander ceux qui étaient disposés à aller à Molokai, et qu'à l'exception de deux ou trois, que l'âge et la maladie rendaient incapables d'un travail aussi pénible, tous avaient réclamé l'honneur du poste le plus dangereux.

On nous prévient que Sa Majesté débarque et nous revenons sur le bord de la mer. La fanfare des lépreux joue l'hymne national hawaïen, que reprend la fanfare de la reine. Aux habitants de la léproserie se sont joints les passagers du *Likuliiki* ; il y a là plus de mille personnes ; chacun est sous l'empire d'une grande émotion produite par la venue d'un être cher ou la déception de ne pas voir celui qu'on atten-

dit. La reine passe à travers la foule pour se rendre à sa voiture, en saluant autour d'elle de quelques mots canaques. Malgré le calme et la dignité dont elle ne se départ jamais, je vois deux grosses larmes qui lui tombent des yeux ; autour d'elle tout le monde pleure, c'est ce même sentiment de tristesse, répandu dans l'air, qui dominera toute la journée, et c'est bien la note voulue pour cette royale et lugubre visite.

Tout le monde se rend chez l'agent du gouvernement où doit avoir lieu une sorte de réception. La reine s'assoit dans un fauteuil, sous la vérandah, entourée de sa suite ; devant elle, dans le jardin, sont réunis tous les lépreux qui ont pu quitter leur maison. Un d'eux prononce un long discours auquel la reine répond en quelques mots. Le Canaque ne se lasse jamais d'écouter les orateurs très nombreux parmi eux et qui parlent à la façon de nos anciens romantiques ; élargissant les phrases, multipliant les répétitions, les images, les comparaisons prises toutes dans les beautés de la nature. Puis la musique se met à jouer et les discours reprennent. Cette cérémonie doit durer plusieurs heures ; nous en profitons pour rentrer déjeuner au presbytère. Nous sommes cinq à table et chacun fait ses réflexions ; le sujet est poignant, et je recueille mes renseignements des meilleures autorités en la matière.

Le nombre total des lépreux vivant à Molokai est d'environ 1200. Ceux du sexe masculin sont toujours les plus nombreux. A l'exception de 25 Chinois et d'une douzaine de blancs, ils sont tous indigènes. Le personnel administratif et hospitalier est très restreint ; il se compose de 12 blancs : agents du gouvernement, médecin, prêtres, Sœurs et un infirmier. Ils sont aidés dans leurs travaux par 186 *kohuas*, —maris, femmes ou parents de lépreux autorisés à résider à la léproserie.—La mortalité est d'environ 13 pour 100 par an. Le total des lépreux résidant à Molokai reste toujours à peu près le même, de nouveaux arrivants remplacent les décédés. Les dépenses de l'année dernière ont été de 450,000 francs. On calcule qu'un lépreux coûte annuellement 435 francs. Toute personne envoyée à Molokai tombe par le fait même à la charge de l'Etat, qui lui fournit une maison, des vêtements et, chaque semaine, une large ration

se composant de *poi*, le mets préféré des Canaques,—une sorte de pâte faite avec la racine de taro (*Arum esculentum*), de la farine, du riz, de la viande, du poisson, du pain, du sucre, du bois, du savon, etc..... Beaucoup reçoivent d'ailleurs quelque argent provenant de leur famille ou de terres qu'ils possèdent dans les îles. Les lépreux vivent librement, chacun à sa guise: ils se réunissent généralement plusieurs membres d'une même famille; ceux qui sont isolés peuvent être admis dans un des deux asiles tenus par les sœurs Franciscaines et plus particulièrement réservés aux enfants. Enfin, lorsqu'ils arrivent à la dernière période de la maladie, l'hôpital leur est ouvert, mais le Canaque a une aversion toute particulière pour ce qu'il appelle " la maison de la mort " et le plus souvent un autre lépreux ou un *kohua* ami prend soin de lui jusqu'à son dernier soupir.

L'indigène travaille très peu, quelques-uns cultivent seulement autour de leur maison des fleurs et trois ou quatre pieds de canne à sucre. Il passe son temps à causer, à chanter ou à se promener à cheval,—il y a plus de 800 chevaux dans la léproserie,—il vit en bonne harmonie avec ses voisins, et l'administration est rarement obligée de sévir. Les grandes distractions sont: les exercices religieux et les enterrements; les seuls événements, l'arrivée hebdomadaire du petit vapeur qui apporte d'Honolulu lettres, achats et cadeaux, et de la goëlette venant de l'île voisine avec les vivres. Bien que la léproserie ait une surface de 12 kilomètres carrés, c'est la monotonie triste de la prison à perpétuité, rendue plus cruelle par l'inaction, les souffrances et la perspective d'une mort prochaine.

La lèpre est aux îles Hawaï à l'état endémique, mais quand on parle de cette terrible maladie, deux questions se posent immédiatement :

Est-ce une maladie incurable ?

Est-ce une maladie contagieuse ?

De l'avis unanime des savants qui ont étudié spécialement cette affection, la lèpre serait incurable, c'est-à-dire qu'on n'a pas trouvé jusqu'à présent le remède infailible; mais l'isolement de tout autre lépreux, une hygiène bien entendue, des soins de propreté méticuleux, certain traitement interne,

peuvent, dans bien des cas, sinon détruire le germe, au moins empêcher en partie les manifestations externes et prolonger la vie du malade. Malheureusement, à Molokai, ces mesures préventives ne peuvent être employées : les indigènes sont extrêmement négligents, inconscients même du progrès du mal, et malgré les efforts du gouvernement et ses sacrifices, il est impossible d'entreprendre le traitement de toute une population lépreuse qui n'est pas disposée à s'y prêter. Cependant l'observation des faits semblerait indiquer que la lèpre n'est plus aussi violente que par le passé.

Est-ce une maladie contagieuse ?

N'ayant aucun titre qui me permette de formuler mon opinion, je n'ose répondre directement, mais voici le résultat de renseignements nombreux et de mes observations personnelles.

Pour que la lèpre se développe, la réunion de deux conditions paraît indispensable : 1o contact prolongé avec des lépreux, 2o un sujet favorable.

C'est ainsi qu'on ne peut citer un seul exemple d'un étranger ayant fait un court séjour en Hawaï, ou y vivant sans rapports directs avec les indigènes, qui ait été victime de la lèpre ; et, d'un autre côté, on peut affirmer que certains étrangers ou indigènes vivant en contact journalier avec des lépreux n'ont pas été atteints par le mal.

Une femme chargée, pendant dix-sept ans, de blanchir le linge de l'hôpital de Molokai, mariée deux fois à un lépreux, n'est pas devenue lépreuse elle-même.

Il y a un nombre considérable de ménages indigènes, dans lesquels l'homme ou la femme n'a jamais contracté la maladie de son conjoint.

Je citerai aussi le cas d'un Canaque, depuis dix ans à la léproserie, qui s'est marié quatre fois à une femme lépreuse, a eu des enfants lépreux de chacune de ces femmes et n'a lui-même jamais montré aucun signe pouvant indiquer qu'il fût devenu lépreux.

Je ne pense pas enfin qu'on puisse dire d'une manière absolue que la lèpre est héréditaire. Les lépreux ont peu d'enfants ; mais savent que leurs enfants sont parfaitement sains.

Il existe, à Honolulu, un asile fondé par la reine Kapiolani, veuve du défunt roi Kalakaua et administré par des sœurs Franciscaines, où l'on élève des filles de lépreux; beaucoup d'entre-elles n'ont jamais été atteintes.

Un exemple entre bien d'autres.

Une fille née à la léproserie, de père et mère lépreux, restée avec ses parents, à Molokaï, jusqu'à l'âge de dix ans, n'ayant aucune marque suspecte, fut transportée à l'asile Kapiolani; elle s'est mariée dernièrement, à l'âge de vingt-et-un ans, étant en parfaite santé, et rien n'indiquait qu'elle puisse devenir lépreuse.

On ignore donc, en somme, la cause de la lèpre, aussi bien que son remède, et, dans certaines parties du globe, elle fait peut-être plus de victimes que toutes les autres maladies. Il y a là un vaste champ ouvert aux chercheurs, et, me trouvant à Molokaï, je pensais quelle serait la gloire de celui qui pourrait vaincre ce fléau aussi vieux que le monde!

* * *

Comme nous finissons de déjeuner, la reine et sa suite entre au presbytère, témoignage rendu au dévouement des deux missionnaires. Sa Majesté adresse au P. Vandelin ses félicitations et quelques paroles d'encouragement, puis elle continue sa grande tournée à travers la léproserie.

Je pense que jamais roi n'eut un pareil cortège : un grand Canaque, monté sur un petit cheval, porte l'étendard royal devant la voiture où se trouvent la reine et un jeune prince. Ce véhicule n'a rien de solennel ; c'est le seul de la léproserie, une vieille berline, attelée d'une haridelle, qui sert en général aux Sœurs pour se rendre d'un asile à l'autre. Derrière les dames d'honneur, le ministre des affaires étrangères, les officiers de l'état-major royal, puis deux ou trois cents lépreux et lépreuses, tous à cheval, forment la plus étrange des cavalcades.

Je me méfie des exhibitions officielles ; je tiens à tout voir et je pars de mon côté, avec un des Pères ; nous avons une dizaine de kilomètres à faire ; on m'a donné un cheval qui n'est pas celui d'un lépreux, paraît-il.

Nous allons, à travers le village de Kalavao, vers le vil-

lage de Kalaupapa, en visitant plusieurs maisons sur notre passage. Elles sont construites en bois, bien closes, le plancher reposant sur quelques grosses pierres, devant une petite vérandah ; il faut se prémunir contre l'hiver, qui est, à Molokaï, relativement froid, et la saison des pluies, très humide. A l'intérieur, c'est le mobilier primitif de tous les ménages canaques : des nattes et quelques calebasses ; dans un coin, une caisse servant d'armoire ; la cuisine se fait dehors sur un fourneau construit avec quatre briques. C'est, en somme, le petit cottage des pionniers américains qui a remplacé dans toutes les îles de l'Archipel, l'ancienne hutte de feuillage. Je remarque, dans quelques chambres, un lit, dans d'autres, un fauteuil à bascule. Nous nous arrêtons chez les plus malades, où le missionnaire fait sa visite quotidienne.

En sortant de Kalavao, un jeune homme demi-blanc, vigoureux, de bonne tenue, s'approche de nous et donne une poignée de main à mon compagnon, qui me présente. Nous causons un moment du jour, de la visite de la reine, et nous continuons notre route.

—Ce pauvre garçon, me dit le Père, il n'a pas eu de chance !... Il était à Honolulu un des plus brillants élèves de notre collège, dont il est sorti il y a deux ans seulement. Il a épousé une jeune fille demi-blanche, très-bien élevée et d'une famille honorable ; c'était un couple modèle, on pouvait espérer pour eux un heureux avenir. Après six mois de mariage, la jeune femme tombe malade et, tout à coup, se révèlent les signes précurseurs de la lèpre ; le conseil de santé, après examen, a décidé qu'elle serait transportée à Molokaï ; lui, le mari, l'aimait trop pour la laisser aller seule. Ils vivent ici, encore heureux d'être l'un près de l'autre... Peut-être Dieu pardonnera-t-il à celui-là.

Et mon compagnon prend le galop ; il a prononcé ces derniers mots en affectant l'indifférence, mais sa voix tremblait, et je comprends bien son émotion.

Nous quittons la route et montons une pente assez rapide. Nous allons voir le *Cratère*, une des plus grandes curiosités des îles Hawaï.

Sur le point le plus élevé de la léproserie, à peu près au

centre, à plusieurs kilomètres de la côte, est un trou d'environ 500 mètres de circonférence, en forme de cône renversé ; au fond, au niveau de la mer, un petit lac d'eau salée qui monte et descend suivant le flux et le reflux de l'Océan. Malgré les sondages faits en diverses circonstances, on n'a pu constater la profondeur. Il y a lieu de supposer, en raison du terrain environnant, que c'est l'exutoire d'un volcan éteint depuis des siècles et qui est en communication avec la mer. Les indigènes, tous très superstitieux, approchent rarement du *Cratère*, sur lequel de vieilles légendes racontent de terribles histoires.

La route que nous avons reprise suit la grande muraille qui ferme la léproserie. Cette gigantesque fortification se compose de rochers énormes superposés et comme attachés les uns aux autres par des arbustes, des lianes et des plantes grimpantes poussées dans les fentes. Dans la première assise de cette fortification, la roche est lisse, les diverses parties ne formant qu'un bloc, toutes les aspérités sont usées, c'est le pied d'une falaise longtemps battue par les flots. Il est donc probable que la terre qui constitue la léproserie est de formation plus récente que le reste de l'île. Nous sommes sur un large récif formé de coraux, de végétations sous-marines solidifiées par la lave d'un volcan disparu ; c'est comme un îlot indépendant qui, dans un jour de bouleversement, est venu se coller à son voisin.

A quelques cents mètres de Kalaupapa, nous passons devant le cimetière. Quelle quantité de tombes fraîches pour un aussi petit village ! La reine a déjà passé et tout est rentré dans le calme, mais les préparatifs sont intacts, je retrouve les guirlandes vertes, et les mâts surmontés d'oriflammes de nos comices agricoles. Nous allons visiter l'église, le seul bâtiment en pierre de la léproserie. Le clocher est en forme de tour crénelée, surmontée d'une croix, c'est le monument construit par le P. Damien lui-même avec l'aide des lépreux. L'intérieur est assez bien décoré, vaste, rempli de bancs, l'ensemble n'est pas très riche et cependant a toujours été considéré comme une merveille par les indigènes. Je remarque que la plupart des objets du culte viennent de France. Nous sortons par la porte du

chœur, dans un petit jardin où se trouve un bel arbre poussé à l'abri de l'église.

C'est là que le P. Damien lisait son bréviaire, faisait le catéchisme, passait ses longues soirées chaudes entouré de lépreux auxquels il racontait des historiettes toujours suivies d'une courte morale. Selon son désir, il a été enterré au pied de cet arbre, où la mission se propose d'élever un modeste monument qui n'aura pas besoin d'inscription pour rappeler qu'il renferme un martyr. Quelques mains pieuses cultivent des fleurs sur cette tombe, près de laquelle nos deux missionnaires viennent faire leur méditation.

Le village de Kalaupapa, qui est le plus ancien, ressemble beaucoup à celui de Kalavao ; dans un joli cottage habite le docteur, un Anglais. Il était autrefois à bord d'un steamer, il a 20,000 francs d'appointements par an, est logé et nourri. Comme il n'a l'occasion de faire aucune dépense, j'espère pour lui qu'il sera bientôt assez riche pour quitter Molokai sans esprit de retour. Il soigne très bien les habitants de la léproserie pour toutes les autres maladies que la lèpre, la phthisie surtout, qui fait de grands ravages.

L'asile des garçons où nous nous rendons est vide, les pensionnaires ont eu congé et sont allés à Kalavao voir le grand vapeur *le Likiliki*. J'entre chez les Sœurs : leur maison est toute neuve, toute jolie, d'une propreté exquise, c'est l'annexe de la maison principale où nous devons aller plus tard. Présenté par le P. Vandelin, on me reçoit avec une amicale sympathie et on nous sert des rafraîchissements. Les Sœurs sont chargées de l'asile des garçons, autrefois dirigé par le P. Damien en personne, qui avait réuni autour de lui tous les orphelins, tous les abandonnés. Ce n'est pas toujours facile, paraît-il, de tenir tranquille une centaine de gamins sur lesquels, vu leur état, on ne peut avoir qu'une autorité morale.

— Nous ne saurions pas comment faire, me dit une des Sœurs, sans cet excellent M. D***.

— Qui est M. D***, dis-je au P. Vandelin, comme nous quittions les religieuses.

— Vous verrez vous-même, me répondit-il en souriant.

Nous nous arrêtons à la porte d'une petite maison

semblable à toutes les autres, et, comme nous mettons pied à terre, paraît sur le seuil un homme d'environ quarante ans, grand, à la longue barbe noire, au front large, à l'œil intelligent. Malgré son complet de toile bleue, il a bonne mine, des manières distinguées, ses mains sont blanches.

—On ne vous a pas vu aujourd'hui M. D***, dit le Père.

—J'ai profité de la fête pour me reposer, je ne suis pas sorti de chez moi.

M. D*** s'exprime dans un anglais élégant, mais paraît peu disposé à se laisser interviewer, il répond très brièvement aux différentes questions que je lui pose, et comprenant qu'il n'aime pas les indiscrets, je fais un signe au Père et nous repartons pour Kalavao.

—Que pensez-vous de M. D***? me dit mon compagnon.

—Il me paraît être un homme fort bien, mais un peu lugubre et pas bavard. Est-ce un lépreux?

—Pas du tout.—M. D*** était capitaine dans l'armée des Etats-Unis; un jour il est parti de chez lui sans rien dire à personne, il est venu aux îles et a sollicité l'autorisation de visiter la léproserie. Aussitôt son arrivée ici, il a cherché à se rendre utile, il y a environ six ans de cela et ne pense pas à s'en aller. Il ne parlait jamais de lui ou de son passé, il est profondément religieux, et je soupçonne que, voulant se retirer du monde pour une raison de conscience ou de cœur, il a choisi le seul suicide permis à un catholique, il a sacrifié sa vie aux plus déshérités. L'agent du gouvernement a voulu plusieurs fois le charger de quelque fonction administrative, il s'y est toujours refusé. Il panse les plaies des lépreux à leur dernière période, ensevelit les morts, et aide les Sœurs à l'asile des garçons, vivant comme un anachorète, sans que jamais un jour son dévouement se soit ralenti.

—Pensez-vous, dis-je, que ce n'est pas là au moins un exalté?

—Mais non, c'est un homme très sérieux, très bien équilibré, qui s'est imposé un devoir. Quant à l'exaltation, cher monsieur, elle tombe vite chez nous; nous sommes trop loin du monde pour que le sacrifice fasse grand bruit, et la monotonie triste de la léproserie est le plus parfait des cal-

mants. M. D*** se fait d'ailleurs si petit, que, même à Honolulu, le plus grand nombre ignore son existence.

Je tiens à respecter l'incognito de M. D***, mais, du fond du cœur, je lui envoie mon témoignage d'admiration.

* * *

Il me reste à voir l'asile des filles créé, il y a peu d'années, par un riche banquier des îles Hawaï, M. C. R. Bishop, sous le nom de *Bishop Home*. C'est peut-être l'institution, qui fait le plus d'honneur à la léproserie, et je l'ai visitée dans tous ses détails.

L'établissement est situé sur un côté du village de Kalavao. Dans un vaste enclos, bien entretenu, où l'herbe est fine, les arbustes et les fleurs nombreux, on a élevé une vingtaine de constructions de différentes grandeurs : l'une sert de logement aux Sœurs chargées du *Home*, une autre contient le réfectoire et la cuisine, une autre, plus vaste, entourée d'une large véranda, est la salle d'étude et de jeux avec un grand piano, plusieurs machines à coudre, des tables et des bancs, au mur des tableaux noirs, des dessins et des cartes. Les petits cottages servent de dortoirs, où habitent de dix à vingt enfants ou jeunes filles. Le tout est d'une propreté minutieuse, neuf, bien peint, gai à l'œil ; sur les pelouses sont installés des jeux de croquet et de tennis. L'ensemble est confortable et parfaitement compris. On reçoit au *Bishop Home* les filles lépreuses, sans parents, et on les garde aussi longtemps qu'elles veulent bien rester. Malheureusement, à un certain âge, les instincts de la liberté, qui sont violents chez le Canaque, parlent plus haut que les conseils et les enseignements des bonnes Sœurs, et très souvent la jeune fille, à vingt ans, quand ce n'est pas plus tôt, déclare son intention de quitter le *Home* pour se marier.

La question de savoir si le mariage entre lépreux ne devrait pas être interdit s'est plusieurs fois posée en Hawaï. On ne pourrait arriver à ce résultat qu'en organisant deux léproseries, l'une réservée aux hommes et l'autre aux femmes. Mais les objections à ce système sont nombreuses : on pense qu'il serait cruel de séparer les familles, les maris

et les femmes, les parents et les enfants, que le lépreux serait souvent, pendant de longues années, condamné à la vie misérable de l'isolement, que l'indigène ignore, et le législateur a, jusqu'à présent, reculé devant une mesure aussi radicale pour ce motif grave que les enfants de lépreux ne sont pas toujours atteints de la lèpre.

Au moment où nous arrivons au *Bishop Home* on attend la reine. La sœur Marianne, la supérieure des deux établissements de Kalavao et de Kalaupapa, nous reçoit gracieusement. C'est une femme jeune, de manières agréables et remarquablement intelligente. Elle était, aux États-Unis, supérieure générale de son ordre, et, sur la demande du gouvernement hawaïen, était venue installer des Sœurs à la léproserie. Lorsqu'elle se rendit compte, par elle-même, de l'œuvre à laquelle allaient se consacrer ses compagnes, elle n'eut pas le courage de les abandonner, envoya sa démission de supérieure générale et resta à Molokai.

On est véritablement en admiration devant les dévouements qu'a provoqués le terrible fléau des îles. Par sa vie et sa mort, le P. Damien a donné un grand exemple; il a laissé un héritage de sacrifices qui a été recueilli avec honneur par les missionnaires catholiques, les sœurs Franciscaines et M. D.

J'entre visiter les cottages : les lits, tout étroits, sont bien blancs, toujours parés de quelque colifichet gracieux, un travail à l'aiguille ou une broderie. Les jeunes filles sont en ce moment réunies dans la salle d'étude, mais presque dans chaque dortoir il y a un ou deux lits occupés par celles qui ne peuvent plus se lever.

— Ces enfants, me dit la Sœur tristement, n'ont pas longtemps à vivre, elles sont à la dernière période.

On me montre un lit où est une jeune fille de dix-huit ans, la figure, les mains sont intactes, mais on a été obligé de lui enlever les deux jambes qui tombaient en pourriture. On m'explique aussi que les très malades ne sont pas réunies dans une même salle, pour cette raison que chaque cottage vit comme une grande famille. Les enfants, les jeunes filles se soignent mutuellement, et, avec cette tendresse de cœur

qui est un signe distinctif de la race hawaïenne, prennent soin de celles d'entre elles qui se meurent.

— Mes enfants ne sont pas malheureuses, me dit la Sœur, elles ne se plaignent jamais, et au temps ordinaire ne pensent pas à leur état, elles sont toutes attaquées du même mal et n'ont aucun dégoût les unes pour les autres. C'est l'étranger qui leur donne à penser... Je suis certaine que la visite de leur souveraine va leur occasionner bien des jours de souffrance.

Nous revenons sur la pelouse centrale où la sœur Marianne est en train de recevoir la reine; on a préparé des sièges sous la véranda de la communauté, nous nous groupons derrière Sa Majesté. De la salle d'étude arrivent en bon nombre toutes les jeunes filles du *Home*, une centaine environ, elles sont habillées de blanc avec des ceintures roses ou bleues, un ruban noué coquettement autour du cou, plusieurs ont des manches courtes, le corsage légèrement échancré, on dirait le défilé d'un pensionnat d'enfants riches. Beaucoup d'entre elles sont jolies avec leurs grands yeux et leurs cheveux noirs. Elles se placent en face de nous, sur deux rangs, et commencent à chanter une longue mélodie indigène. Elles sont très intimidées, certaines cachent leurs mains, d'autres restent de profil pour ne pas laisser voir la plaie qui les défigure, d'autres tiennent leur mouchoir devant la bouche.

Certes, tout le jour, j'ai été douloureusement impressionné; j'ai résisté à la vue des ulcères les plus hideux, mais il y a, paraît-il, des degrés dans l'horreur: les jeunes filles vêtues de blanc et de rose sont à l'âge où la vie paraît belle, souriante, pleine d'espérance, où on fait des projets d'avenir, des rêves de bonheur, mais, rongées par le terrible mal, elles savent bien qu'elles n'ont pas longtemps à vivre ou qu'après quelques années elles n'auront plus forme humaine, que leur corps ne sera qu'une plaie... et comme le chant continue dans sa modulation triste, cette même pensée qui me fait souffrir étreint le cœur de tous ceux qui assistent à ce navrant spectacle; après un moment, l'émotion se communiquant de l'un à l'autre, aucun de nous ne peut retenir ses larmes, et les chants finissent en sanglots. Je quitte préci-

pitamment le *Home*, la sensation est trop vive ; je rentre au presbytère, je n'ai plus le courage de causer, de faire des questions.

A cinq heures, la reine, sa suite et presque tous les passagers du *Likiliki* ont déjà été transportés à bord, je vais prendre le dernier bateau. A travers la foule des lépreux qui assiste à notre embarquement, devant moi on pousse une jeune femme venue avec nous le matin, qui serre dans ses bras un petit garçon d'une dizaine d'années, dont la tête est couverte de bandages. Il est bien défiguré, mais elle le caresse tendrement, elle est la mère. On les sépare de force. Elle, écrasée à l'arrière de notre embarcation, les yeux fixes, regarde la terre qui fuit, tandis qu'une vieille lépreuse, debout sur le rocher, tient par la main l'enfant qui envoie des baisers. Cette malheureuse est une superbe demi-blanche de trente ans, grande, fraîche, respirant la santé ; on me dit qu'elle a un mari, cinq enfants, et que, jusqu'à présent, celui qu'on lui a enlevé pour le mettre à Molokai est le seul de la famille atteint par le mal.

Au sifflet du *Likiliki* qui lève l'ancre répondent plusieurs coups de fusil tirés de terre en signe d'adieu, nous nous éloignons de la léproserie en longeant l'île. Ce n'est plus, à bord, la gaieté de la veille, chacun est triste en songeant à l'être aimé qu'il ne verra probablement plus. Aussi longtemps que nous pouvons distinguer les maisonnettes qui diminuent dans le lointain, je reste sur le pont revivant des heures cruelles ; pendant bien des semaines, j'en suis certain, il me sera impossible d'écarter de mes yeux les détails entrevus et surtout ces enfants en blanc et rose dont le chant lugubre emplit mes oreilles.

La léproserie disparaît à l'horizon, nous nous dirigeons sur Honolulu. La reine, étendue sur une natte, se fait masser à la mode du pays par deux vigoureux Canaques. Elle est exténuée de cette longue et triste journée. Elle ne parle pas, ses yeux vagues, perdus sur la mer, me donnent la direction de ses pensées. Elle se voit dernier rejeton d'une longue descendance de chefs et de rois d'Hawai au milieu d'un peuple qui agonise ; le passé, revêtu des splendeurs de ce qui n'est plus, lui paraît brillant et l'avenir tout

noir. Je n'ose troubler sa rêverie, j'ai bien peur qu'en ce moment l'étranger nè soit pour elle un bourreau.

La nuit est venue, nuit chaude, éclairée par un croissant de lune et mille étoiles. L'Océan est calme, sans une ride, je reprends la place que j'avais la nuit précédente et essaie de mettre un peu d'ordre dans mes observations. Malgré l'horrible du tableau, je suis heureux d'avoir vu.

Vers onze heures une large clarté blanche, produite par l'éclairage électrique d'Honolulu, annonce que nous approchons du port. Un peu après minuit nous sommes à quai, la foule du départ est là pour nous recevoir ; je vois autour de moi des bâtiments de guerre, des vapeurs, un nombre de voiliers, les vastes entrepôts de la douane et je pense que de ceux qui meurent là bas, d'autres vivent ici. C'est la loi inexorable : l'avenir s'élève sur les ruines du passé.

G. SAUVIN.

LES DÉLÉGUÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI AU MEXIQUE.

(*Les Missions Catholiques.*)

LETTRE DU R. P. BOUTRY, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Morélia (Etat de Michoacan) 28 février 1891.

C'est le 9 janvier dernier que nous sommes partis de Mexico, le P. Terrien et moi, pour venir à Morélia nous mettre sous la protection d'un autre illustre archevêque, avant de voir ses suffragants. Il y a trois cent soixante-dix-sept kilomètres de la capitale de la nation à celle de l'Etat de Michoacan. Le voyage est assez pénible : la voie étant étroite, le train est balloté et l'on arrive plus ou moins étourdi au terme de son voyage, car alors on éprouve un malaise assez semblable à celui occasionné par le mal de mer.

Avant d'atteindre Morélia, nous avons eu une agréable surprise. Deux foyers de lumière électrique, placés au sommet des belles tours de la cathédrale, projettent au loin leur vive lumière. Ces feux éblouissants que l'on prendrait pour deux phares, indiquent au voyageur la direction du temple antique, du nouveau Bethléem (la maison du pain) où l'on trouve la céleste nourriture, aliment de nos âmes, pendant le pèlerinage terrestre.

Quelles ne sont pas nos émotions au moment où nous quittons le train pour marcher sur une terre inconnue et voir de nouveaux visages ! Nous étions habitués en quelque sorte à la vie de Mexico et voilà que notre mission nous appelle dans un autre Etat. Cependant, nous en prenons vite notre parti : ne savons-nous pas que nos anges gardiens nous accompagnent et que nous allons vers des populations foncièrement chrétiennes ?

Mgr Joseph-Ignace Arciga nous a reçus avec beaucoup de

bienveillance et a voulu nous donner l'hospitalité dans son séminaire.—Là, au milieu de professeurs sympathiques et d'élèves respectueux et dociles, nous nous sommes rappelé avec bonheur les plus belles années de notre vie écoulées à l'ombre du sanctuaire comme préparation importante à notre prochain apostolat. Le souvenir de notre séjour au séminaire de Morélia comptera parmi les plus doux de notre vie et nous prions le ciel de bénir cet aimable asile de la science et de la vertu.

M. le général Mariano Jimenez, gouverneur de l'Etat, a eu pour nous toute sorte d'égards. Après nous avoir servi lui-même de cicerone dans l'important Musée qu'il a fondé et auquel il consacre quelques-uns de ses rares loisirs, il a bien voulu nous faire accompagner par un officier supérieur dans quelques établissements d'instruction publique. Au moment de nous retirer, M. le Gouverneur nous a spontanément promis des lettres de recommandation pour MM. les Préfets de l'Etat de Michoacan.

Un religieux Augustin, le P. Diego Baselenque, raconte dans sa chronique que, vers l'année 1541, le vice-roi Antonio de Mendoza trouva un très bel endroit doté des sept qualités que toute cité doit avoir selon Platon et y fonda une ville qu'il appela Valladolid en souvenir du lieu de sa naissance.

Mais aujourd'hui la capitale de Michoacan s'appelle Morélia en mémoire de l'un de ses fils, le curé José M. Morelos, qui coopéra d'une manière très active à l'indépendance de son pays. C'est le 12 septembre 1828 que la Législature reconnaissante vota cette substitution de nom.

Morélia passe pour une des plus belles villes du Mexique. Elle est bâtie à mille neuf cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, dans l'ancienne vallée de Guajangareo. La population est d'environ trente mille âmes. Les habitants sont francs, hospitaliers et charitables. Nous y avons rencontré beaucoup de bonne volonté en faveur de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Qu'il suffise de vous dire que nous avons pu former plus de trois cents dizaines et que le dixième de la population veut se faire apôtre par la prière et l'aumône. Un ouvrier, excellent chrétien, s'est chargé de dix-neuf dizaines. Zélateur intrépide et constant,

il est plus que capitaine dans cette armée pacifique, qui, la croix à la main, veut amener toutes les nations de la terre aux pieds de Jésus-Christ. Une dame, qui n'osait se charger d'une dizaine à cause de son mauvais état de santé, est arrivée peu à peu, Dieu aidant, à en former huit. "*Vouloir, c'est pouvoir,*" surtout quand on travaille pour Dieu et l'amélioration de la pauvre humanité.

En visitant la ville, on est rempli d'admiration à la vue de ses nombreux et beaux édifices. Les Espagnols s'entendaient à faire des constructions massives et élégantes à la fois, capables de résister aux plus violents tremblements de terre. Ils travaillaient pour l'avenir.

Le siège épiscopal de Michoacan n'a pas toujours été à Morélia. On choisit d'abord Tzint-zun-zan parce que la population y était plus nombreuse. Mais, au bout d'un an, on transféra l'évêché à Patzcuaro à cause des conditions plus avantageuses qu'offrait ce lieu.

Ce fut là qu'un prélat illustre par sa science et sa vertu mort plus tard en odeur de sainteté, Mgr Quiroga, commença à construire la somptueuse cathédrale que nous décrit le Dr. Moréno. Elle était si magnifique qu'elle a rempli complètement les idées de ceux qui en font mémoire. On prétend qu'elle avait cinq nefs aboutissant toutes au grand autel. Et, particularité digne de remarque, c'est que les fidèles qui se trouvaient dans une nef ne pouvaient voir ceux qui étaient dans la voisine. Aussi, disait-on qu'une fois terminée, elle serait la huitième merveille du monde. Malheureusement, cette construction grandiose n'a jamais reçu son couronnement. Le terrain, prétendait-on, ne pourrait, à cause du voisinage de l'eau, supporter un édifice qui atteignait de telles proportions. Cependant, on a utilisé la nef du centre qui sert actuellement de paroisse : elle peut contenir trois mille personnes à l'aise.

La ville de Valladolid une fois fondée, on crut convenable, d'accord avec le Saint-Siège, d'y transporter l'évêché en 1580 ; mais ce ne fut qu'en 1863 que Pie IX, d'heureuse mémoire, éleva au rang d'archevêché l'église de Michoacan en lui donnant pour suffragants San-Luis-Potosi, Léon, Zamora et Querétaro.

La cathédrale de Morélia est placée dans une très belle position qui lui donne un air de véritable grandeur. Les deux tours, hautes de soixante-dix mètres, sont monumentales. Une grille magnifique en fer fondu avec six belles portes du même métal, enclôt l'édifice.

* * *

L'ancien séminaire, qui sert aujourd'hui de palais du gouvernement, se trouve en face de la cathédrale. Il est bâti en pierre de taille et sa construction se rapporte à l'ordre byzantin. La façade est de bon goût et la corniche élégante.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette intéressante ville de Morélia, sur ses magnifiques établissements d'instruction publique : le séminaire, le collège de Saint-Nicolas, l'Ecole des Arts et Métiers ; mais je n'en finirais pas et je me rappelle le proverbe : *Esto brevis et placebis*. Cependant, il faut bien vous dire un mot de l'aqueduc construit par les soins et aux frais d'un saint évêque, Mgr Antonio de San Miguel. C'était en 1785, le maïs manquait dans la Sierra de Michoacan et une foule d'affamés s'en vint à Valladolid. La charité ingénieuse du vénéré prélat leur trouva des moyens d'existence. On construisit l'aqueduc actuel, qui a quelque chose de monumental. Il se compose de deux cent cinquante-trois arcs, large chacun de six mètres et haut de neuf mètres. L'arcade complète a deux mille mètres de long, tandis que la longueur totale de l'aqueduc est de deux lieues et demie environ.

La magnifique Calzada (chaussée) de Guadalupe est due à Mgr Calatayud qui la fit construire vers 1732 pour faciliter aux fidèles l'accès du sanctuaire de ce nom.

D'énormes frênes, plantés des deux côtés, joignent en forme de voûte continue leurs branches toujours vertes et procurent aux promeneurs de frais ombrages pendant les grandes chaleurs de l'été.

Le Paseo de S. Pedro et l'Alamada sont également des promenades très agréables qui fournissent aux habitants de Morélia les avantages d'un *dolce far niente* quand le soleil — ce sourire de l'été — fait un peu trop sentir la chaleur de ses rayons.

Un original a voulu compter le nombre d'arbres plantés à la Calzada, sur l'Alameda et le Paseo de S. Pedro. Il n'a pas eu le courage d'arriver jusqu'au bout; mais il paraît que le chiffre n'est pas inférieur à vingt-deux mille.

* * *

La petite ville de Patzcuaro, à quinze lieues environ de Morélia, est très intéressante, à cause du beau lac de ce nom. Le pays est pittoresque et l'on est agréablement surpris à la vue de cette nappe d'eau, placée à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au milieu des montagnes de l'ancien empire *Tarasco*. Ça et là des îles boisées, habitées par des pêcheurs, émergent de l'eau : des barques d'Indiens sillonnent le lac en tous sens à la poursuite du *pescado blanco* (poisson blanc), si apprécié des gourmets; on entend le sifflet d'un petit steamer chargé de faire le service entre les différentes populations qui habitent les bords du lac. Les eaux sont claires et transparentes comme le diamant; mais on en ignore la profondeur. On croit qu'en certains endroits, elle peut atteindre de soixante à quatre-vingts mètres. Le lac a une longueur de sept lieues sur trois environ de large.

La population de Patzcuaro est d'environ huit mille âmes. Espérons que les mille associés de l'œuvre persévéreront dans les bonnes dispositions qui m'ont tant édifié.

* * *

Sur le désir du P. Terrien, je suis allé à Tacambaro. De Patzcuaro à Tacambaro la distance est d'une douzaine de lieues. Il faut traverser la Sierra (chaîne de montagnes) et l'on rencontre peu de voyageurs. On chevauche une partie de la route au milieu de forêts de pins dont les précieuses effluves réjouissent les poumons fatigués. Il m'a fallu passer par un bois mal farné! La présence d'une croix m'indiquait qu'un homicide y avait été commis et personne n'ignore qu'il y a peu de mois, le gouvernement appliquait la *ley fuda* à un certain nombre de voleurs de grand chemin. D'après cette loi, tout individu condamné à mort semble avoir quelque chance d'y échapper. On ouvre la porte de la prison de grand matin; des gendarmes, le fusil chargé, disent au

malheureux de fuir ; mais, avant d'avoir fait quelques pas, une balle le foudroie. Cette exécution sommaire a jeté une certaine terreur parmi les *ladrones* et il semble qu'aujourd'hui le voyageur est moins exposé.

En guise de revolver, je portais mon arme habituelle, la croix du moissionnaire, et je comptais sur sa protection efficace en cas de danger. Les voleurs ont encore généralement un reste de foi. Quand ils attaquent un individu, s'ils découvrent qu'il est un *padrecito* (un ecclésiastique), au lieu de le détrousser, ils lui demande sa bénédiction.

Je suis arrivé à Tacambaro sans avoir perdu un cheveu de ma tête. M. le curé Gutierrez m'a offert généreusement l'hospitalité. Grâce à son concours intelligent et dévoué, l'Œuvre est établie, je l'espère, dans sa religieuse paroisse d'une manière durable.

Tacambaro est située au commencement de la *tierra caliente*.

Vous savez, en effet, que le Mexique peut se considérer comme divisé en trois zones bien distinctes et l'on pourrait le dire également de certains Etats. Sur le littoral du golfe aussi bien que sur les rivages de l'Océan Pacifique, se trouvent les terres chaudes (*tierras calientes*), plaines basses et insalubres parfois, mais aussi le plus souvent contrées très riches, où l'on recueille tous les fruits des Tropiques ; un peu plus haut, les terres tempérées (*tierras templadas*) où l'on jouit d'un perpétuel printemps ; enfin le haut plateau ou terres froides (*tierras frias*) où l'air est plus léger et l'hiver quelquefois assez rigoureux. C'est surtout en venant de Vera-Cruz à Mexico que ce changement de climat est plus sensible, car on doit franchir comme les trois degrés d'un escalier monumental. Le matin, on quitte la région des palmiers avec de légers vêtements et le soir on voit des chênes..... etc....., avec l'obligation, principalement en hiver, de s'habiller assez chaudement. Dans l'Etat de Michoacan nous avons connu la zone tempérée à Morélia et à Patzcuaro, et les terres chaudes en quittant Tacambaro pour descendre dans les haciendas de Pedernales, de Peruaran. C'est dans cette dernière ferme que fut arrêté le curé Matamoros pour le crime de vouloir donner au Mexique son indépendance. Conduit à Morélia, il y fut fusillé le 3 février 1814. Les Mexicains le considèrent en même temps que les curés Hidalgo et Morelos comme des héros et des martyrs de l'indépendance nationale.

MISSION DE SAINT JOSEPH.

(ARCHIPEL GILBERT).

(Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.)

I

LETTRE DU R. P. LERAY, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, AU
T. R. P. CHEVALIER, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Nonouti, 9 juin 1891.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

Un navire arrive de SYDNEY. Je me hâte d'en profiter pour vous envoyer des nouvelles de NONOUTI, où je suis seul pour le moment. L'année dernière, l'année 1890, fut une année d'épreuves pour la Mission. Le R. P. Supérieur fut successivement atteint de deux maladies fort graves qui le tinrent près de six mois entre la vie et la mort. Moi-même je fus atteint d'un mal de jambe qui me força de garder la maison pendant plusieurs semaines. Mais ce ne fut rien en comparaison de la maladie du R. P. Supérieur. Vers la fin de juillet, le mal allant toujours en s'aggravant, je dus l'administrer. Il reçut les derniers sacrements de la manière la plus édifiante. Je ne sais pas s'il est possible de se préparer plus saintement à mourir qu'il ne l'a fait. Le Frère Conrad et moi, nous ne nous discimulions pas l'épreuve qui nous menaçait, et nous nous disions : Que nous allons nous trouver abandonnés, si le bon Père vient à mourir ! Mais que pouvions-nous faire ? Point de médecin près de nous, point de chères Sœurs, presque pas de remèdes. Nous nous sommes adressés au ciel. Le Bon Dieu est le meilleur des médecins et Notre-Dame la meilleure des mères. Aussi, peu à peu le danger s'éloigna et le cher malade revint à la vie. La convalescence fut longue, de sorte que la maladie du Révérend Père dura près d'une année.

Bien différente est cette année 1891. Elle s'ouvre sous des auspices plus heureux. Notre vénéré Supérieur, persuadé qu'il ne devait la vie qu'à un miracle évident de Notre-Dame

du Sacré-Cœur, s'est empressé de lui en témoigner sa reconnaissance en consacrant à son service et à la gloire de son divin Fils les prémices de cette santé nouvelle. Dès la seconde semaine de janvier, il s'élança sur une frêle embarcation pour évangéliser l'île de ТАПИТОВА, située au sud de NONOUTI. Il y passe quatre mois, la traversant en tous sens, et faisant partout des conquêtes. Les populations accouraient en foule écouter le vaillant apôtre, et apprendre des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. Trois mille six cents se sont fait inscrire au nombre des catholiques ; ceci nous rappelle un peu les premiers temps de l'Eglise où des milliers d'hommes se convertissaient à la voix de saint Pierre.

Ce bon Père, revenu de cette première expédition, passa à peine huit jours à NONOUTI, puis repartit de suite pour les îles du nord, pour МАКИН en particulier, où il a été spécialement appelé par le roi, et où il pense passer plusieurs mois. Puisse Notre-Dame du Sacré-Cœur lui accorder un pareil succès dans cette île ! Le Frère Conrad accompagne toujours le R. P. Supérieur dans ses courses. Aussi, pendant tout ce temps-là, je reste seul à NONOUTI pour garder le troupeau. Comme le jeune David j'ai souvent à le défendre de la fureur des loups. Je tâche de fortifier la foi de ce peuple, et de nourrir sa piété par tous les moyens possibles.

Dans ce but on élevait dernièrement une croix monumentale, qui sera désormais un lieu de pèlerinage pour ce peuple. Voici quelques détails à ce sujet. Dupuis longtemps le R. P. Supérieur en avait eu la pensée, et en avait marqué le lieu. C'est environ à un kilomètre de notre résidence, dans un village catholique, où les habitants sont vexés par une famille protestante qui veut faire la loi.

Deux fois le R. P. Supérieur avait placé un crucifix dans la grande maison de l'endroit, et deux fois une main protestante le détacha et le rapporta à la maison. Le R. P. Supérieur protesta énergiquement contre l'odieux de cette action impie. Il demanda à la population d'élever une chapelle sur ce terrain qui porterait le nom de Sainte-Croix, et qui serait un acte de réparation. La chapelle est terminée aujourd'hui ; déjà on y a célébré la sainte Messe. On n'attendait plus que l'occasion d'élever une croix. Mais les moyens manquaient.

Point d'arbre propice pour cela, point de chèvre pour la planter.

Le naufrage du *Georges-Noble*, qui s'est brisé sur les rochers qui bordent notre île, est venu nous tirer d'embarras. Dans les desseins de la Providence c'était lui qui devait nous apporter la croix. Après le naufrage, en effet, naufrage dont le R. P. Supérieur a dû vous donner beaucoup de détails, car c'était la seule communication directe que nous eussions avec Sydney et déjà il nous avait rendu une foule de services, après le naufrage donc, les mâts, les cordages, les poulies s'en allaient à la dérive et flottaient çà et là, épars au milieu des flots d'une mer agitée. Les jours suivants, les natifs allant à la pêche ramenèrent tout vers le rivage. On y choisit le plus beau des mâts pour en faire une belle croix. Dernièrement, j'appelai les gens pour la travailler. C'était pendant le carême. Une vingtaine d'hommes venaient tous les jours, avec des instruments, pour confectionner l'œuvre. On donna au pied une forme carrée, et le tout fut peint de diverses couleurs. La fête de Pâques de cette année (1891) avait été fixée pour notre plantation de croix. On avait fait appel aux catholiques de l'île. Plusieurs vinrent de dix et douze lieues de loin. La croix était immense, il fallait soixante hommes pour la porter. Les volontés ne firent pas défaut; c'était à qui prêterait son épaule. Ainsi la croix fut portée solennellement reposant sur une longue enfilée de 60 épaules. En tête de la procession était porté le drapeau du Sacré-Cœur; ensuite venaient les enfants, en costume de communion, marchant sur deux lignes et portant des oriflammes et des bannières; puis enfin, la foule qui était immense. Dans le parcours il y eut récitation de prières et chant de cantiques, entre autres d'un cantique composé pour la circonstance, sur l'air: "Vive Jésus, vive sa croix!" Arrivés au lieu du monument, nous avions à élever et à dresser cette croix, ce qui n'était pas petite affaire. Mais la Providence, qui semblait vouloir la fin, avait bien su disposer des moyens. Les cordages et les poulies du *Georges-Noble* eurent leur application toute trouvée. On prit toutes les mesures nécessaires pour la réussite de l'entreprise. Deux ou trois des plus intelligents me secondaient et com-

mandaient la manœuvre. Mais la foule (plusieurs centaines d'hommes) tirait en aveugle sur les câbles. Le haut de la croix était à moitié hissé et demeurait suspendu sur plusieurs têtes, lorsqu'on entendit un câble se rompre. La croix oscilla un peu, mais plusieurs autres gros câbles la retinrent, et personne n'eût de mal, sinon de peur. Quelques instants après, la croix se dressait droit comme un i, dominant tout le village avec les alentours. Le bas repose sur un socle de pierre qui s'en va assez profondément en terre, et s'élève de cinq ou six pieds au-dessus du sol, formant un assez joli piédestal avec des degrés pour qu'à l'occasion le prédicateur puisse y monter et adresser la parole à la foule. Par le haut, plusieurs câbles de fer, placés dans le sens des quatre points cardinaux, la rendent immobile et en assurent la solidité. (Ici, Très Révérend Père, permettez-moi d'ouvrir une petite parenthèse. Tout serait complet maintenant si nous avions un magnifique Christ en fonte de la hauteur d'un homme au moins, pour y être fixé. La population la réclame et je me fais leur interprète en cette matière. Nous espérons que bientôt, grâce à la bonne volonté de quelques bonnes âmes, vous pourrez nous expédier aux Gilbert un beau crucifix de la grandeur demandée). Le soir de ce même jour, qui était la fête de Pâques, je commentai en quelques mots le triomphe du divin Crucifié. Et je fis comprendre à ces chers natifs, qu'eux aussi, à pareil jour, avaient bien droit de chanter l'*Alleluia*, pour célébrer le triomphe de la sainte Croix dans leur île; triomphe sur leur paganisme, puisque leurs idoles gisaient désormais dans la poussière, et que la croix du Sauveur les foulait aux pieds. C'est que, en effet, on avait eu l'heureuse pensée de réunir toutes les pierres sacrées des environs pour les employer à construire le piédestal de la croix, et que leur plus grosse idole, une pierre carrée que 20 hommes ne pouvaient soulever, avait été jetée au plus bas fond de l'édifice, pour servir de base solide au pied de la croix. La croix s'élevait donc triomphante sur les idoles de leur paganisme d'autrefois. De plus, elle triomphait contre le Protestantisme, puisque, comme le Christ, elle semblait ressusciter plus glorieuse, plus vivante que jamais dans ce lieu, d'où l'on avait voulu la bannir deux fois auparavant.

Les catholiques comprirent bien ce langage ; aussi, pendant le Salut du Très Saint-Sacrement, ils chantèrent l'*Alléluia* avec un entrain indescriptible. Ainsi fut terminée cette sainte journée qui restera enregistrée dans les annales de l'île.

La croix, une fois plantée, ne fut pas abandonnée. On la visita souvent. A la Fête-Dieu, en particulier, nous y allâmes en procession. Un magnifique reposoir avait été monté au pied de la croix. Les draperies rouges et blanches n'y faisaient pas défaut. La croix était ornée depuis le haut jusqu'au bas. A l'extrémité flottaient cinq belles bannières que le Révérend Père Supérieur avait apportées de France. Aux pieds de ces bannières ou avait suspendu de très longues banderolles qui se laissaient bercer en tout sens par le vent.

Le soir de cette magnifique procession, je voyais plusieurs vieillards aux cheveux blancs assis auprès de la croix ; ils semblaient muets d'admiration.

— " Hé bien, mes bons amis, leur dis-je, que la religion est belle !

— Oh oui, Père, c'est bien beau, dirent-ils, on ne voyait pas tout cela dans notre jeunesse. " Et ils auraient volontiers entonné leur *Nunc dimittis* avec le bon vieillard Siméon. Les protestants eux-mêmes ne pouvaient pas se défendre d'un certain sentiment d'admiration. Leur attitude les trahissait et on voyait qu'ils s'écriaient au fond de leur conscience, comme le prophète Balaam autrefois : " Qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô fils de Jacob, et qu'elles sont belles vos tentes, ô enfants d'Israël ! " *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !*

Voilà, T. R. Père Supérieur, le récit de quelques-unes de nos cérémonies. Maintenant que nos fêtes sont passées, je vais recommencer à parcourir l'île d'un bout à l'autre, sillonnant notre lagune en tout sens, monté sur un petit canot appelé la *Marguerite-Marie de Jésus*, et portant sans cesse en haut de son mât le drapeau du Sacré-Cœur. Puisse donc la Bienheureuse me donner son zèle pour faire connaître et aimer toujours de plus en plus le Sacré-Cœur dans toute cette île !

Je termine, Très Révérend Père, en vous priant d'excuser mon griffonnage; car j'ai la main un peu fatiguée, et le temps presse de porter ma lettre au bateau. Je m'unis au R. P. Supérieur de notre Mission et au cher Frère Conrad pour vous présenter nos hommages respectueux et nos sentiments les plus affectueux *in Corde Jesu* !

J.-M. LERAY,
Miss. du S.-C.

II

EXTRAIT DUNE LETTRE DU R. P. BONTEMPS, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, AU T. R. P. CHEVALIER, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Makin, Putaritavi, 19 juillet 1891.

... Nous sommes ici en plein champ de bataille; il faut être debout sans cesse. En face de l'hérésie, de ses perpétuels mensonges, calomnies, insinuations, nous avons à nous garder avec le plus grand soin contre toute fausse manœuvre. Nous sommes jusqu'à présent "le petit troupeau"; et les nôtres ne sont pas sans regarder du côté des protestants qui ont pour eux le nombre, avec l'apparence de la supériorité, et qui les excitent sans cesse à quitter "cette religion nouvelle" pour ne faire qu'un avec eux dans la religion qui est venue "la première" dans leurs îles. Cette raison est très spécieuse pour un grand nombre, auprès desquels le mot de "vérité" n'a qu'un sens très relatif.

... N'avons-nous rien fait jusqu'à présent? Le Vicariat de MICRONÉSIE comprend deux groupes: les îles GILBERT et les îles MARSHALL. Il y a eu trois ans et deux mois, le 8 mai 1888, que les Missionnaires du Sacré-Cœur sont arrivés à NONOUTI, une des GILBERT. Aujourd'hui la moitié du Vicariat a été parcourue. Chacune des îles GILBERT a reçu la visite du missionnaire. Il en est encore, il est vrai, trois ou quatre au sud, qui n'ont pas été visitées; mais elles le seront quand cette lettre vous parviendra, parce que j'attends ici le navire qui doit m'y emmener, et qui, à son retour, me conduira aux MARSHALL, à JALUIT, où j'ai hâte de me rendre, où j'ai préparé ma venue, et dont j'étudie actuellement la langue, différente de celle des GILBERT.

Les baptêmes à NONOUTY dépassent sur notre registre le chiffre de seize cents ; et à NOUKOUNAOU et à TAPITOUËA, deux autres îles où j'ai pu faire un séjour plus long, il y a dans l'une deux cent quatre et dans l'autre six cent un baptisés. En la dernière île, le nombre des catholiques inscrits est considérable et dépasse trois mille cinq cents ; c'est l'île où le protestantisme a le moins de crédit, et où la prédication de la vérité a été le mieux entendue, bien que ce terrain lui-même ne soit pas sans difficultés. Dans toutes les autres îles que j'ai visitées, y compris et surtout MAKIN, où je suis en ce moment pour quelques jours encore, le protestantisme est très puissant et très fier. Il faut la lutte, le travail incessant, pour arriver à quelque résultat.

L'Océanie est protestante. C'est triste ; mais il en est ainsi. L'Angleterre et les Etats-Unis y ont envoyé leurs navires portant des ministres hérétiques ; et l'Allemagne qui, depuis quelques années, se remue, elle aussi, par là, pour prendre les îles qui n'appartiennent encore à personne, par ce qu'elle n'a pas de colonies ailleurs, l'Allemagne est aussi une nation protestante. Mais l'Eglise catholique cherche sa place partout ; c'est son droit. Nous sommes venus en son nom ici, et nous y faisons son œuvre. Quel malheur, si le catholicisme était repoussé de ces terres où nous avons déjà tant travaillé pour son établissement et son extension ! Quel malheur, si par une nouvelle pression de l'hérésie sur les rois qu'il organise partout en ces îles, les pauvres missionnaires catholiques n'y pouvaient plus trouver place, ni pour eux, ni pour leur Maître, Jésus-Christ, le Roi de la divine Eucharistie ! Dans les missions, la question du nombre des adeptes est certainement d'une grande importance ; mais enfin elle ne dit pas le dernier mot des choses. Ce dernier mot, le mot de la Louange divine et de la Réparation contre toutes les erreurs humaines, c'est Jésus-Christ qui le dit ; et c'est le prêtre qui le lui fait dire dans l'Eucharistie, là où il a le bonheur de célébrer la sainte Messe ; et Jésus groupe invisiblement autour de Lui, dans son adoration et sa louange, tous ceux, même hérétiques de nom, qui sont dans une certaine bonne foi ; et il y en a beaucoup parmi nos pauvres insulaires. Le point essentiel, c'est

donc la présence du prêtre, parce que cette présence a pour conséquence la Présence Réelle. C'est là ma grande consolation au milieu de toutes les peines ; mais c'est aussi pour cela que je redoute tant tout ce qui pourrait favoriser les projets des hérétiques et de leur inspirateur, le démon, d'expulser d'ici les prêtres catholiques, les "Popes," comme ils les appellent en haine du Pape, pour régner seuls.

J'attends l'heure où la Petite Œuvre nous donnera des missionnaires. Et, tout en attendant, je travaille avec mes confrères, et je me multiplie. Dorénavant, je n'ai plus de résidence. J'ai laissé le cher P. Leray à Nonouti pour me consacrer moi-même à de perpétuelles pérégrinations, dans toutes les parties de notre Mission. J'ai été mourant, il est vrai, il y a un an ; juste en ce jour, le 9 juillet, je recevais l'Extrême-Onction. Le diable voulait me faire quitter ma mission par la voie de la dyssenterie ; mais notre bonne Mère m'a guéri, et aucun temps n'a été si fécond pour mon ministère que cette année qui a suivi mon apparente mort et mon Extrême-Onction, et qui a commencé par mon apostolat à Tapitouea.

Les Missionnaires du Sacré-Cœur qui ont reçu de Rome le Vicariat de Micronésie, en même temps que celui de Mélanésie, ont tenu leur promesse à la sainte Eglise, la promesse de se rendre le plus tôt possible dans ce Vicariat et d'y travailler. Ils y ont apporté la vérité en face de l'hérésie triomphante et qui se croyait inexpugnable dans ces îles si éloignées ; ils y ont célébré le Très Saint Sacrifice ; ils ont réalisé le vœu du divin Maître ; ils ont contribué, pour leur part, à la vérification des paroles de la sainte Ecriture relatives à "l'oblation en tout lieu de l'hostie pure et immaculée," paroles qui s'accordent si bien avec notre devise : *Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus !* Ils ont eu le bonheur de vérifier ces saintes paroles dans le seul Vicariat où elles ne l'avaient pas été encore ; car ces îles de la Micronésie étaient les seuls qui n'eussent jamais reçu la visite d'un prêtre. Et avec le prêtre, et par le prêtre, Jésus-Christ y a été connu dans son amour et son Eucharistie, dans sa Mère, dans son Vicaire, dans la pleine lumière, dans l'entière vérité !

Ne devons-nous pas, nous, Missionnaires du Sacré-Cœur, des actions de grâces à Dieu par Notre-Dame du Sacré-Cœur, pour avoir été choisis pour ce champ extrême du Père de famille, le dernier point de ce PARTOUT où nous voulons que soit aimé le Sacré-Cœur de Jésus !.....

Je m'arrête, Très vénéré Père Supérieur général, en vous priant de bénir votre fils très dévoué et très affectionné *in* *Corde Jesu*.

EDOUARD BONTEMPS,
Miss. du S.-C.

ARTICLE D'EXPORTATION.

(*La Voix de Notre-Dame de Chartres*).

“ La persécution n'est pas un article d'exportation. ” Les faits infligent le plus violent démenti à ce propos, réclame attribuée au véridique Paul Bert. Sauf de trop rares exceptions, ceux de nos compatriotes qui, au Tonkin et dans quelques autres contrées de l'Extrême-Orient, représentent le gouvernement français, semblent avoir pris pour devise : “ Le Christianisme, voilà l'ennemi. ”

Et pourtant les chrétiens, et à plus forte raison les missionnaires, sont incontestablement, dans ces pays barbares, les meilleurs amis, les plus sûrs et les plus dévoués auxiliaires de la France.

Avec une discrétion dont on devrait leur savoir gré, Mgr Puginier, et quelques autres missionnaires, ont déjà fait entendre les plaintes trop légitimes qu'une patriotique pudeur refoulait depuis bien longtemps au fond de leurs cœurs si français.

Le même noble scrupule a, jusqu'à ce jour, enchaîné la plume des missionnaires du Cambodge. Mais la mesure est comble ! Ils croiraient, en poussant plus loin la longanimité, trahir les intérêts sacrés dont ils ont la garde et aussi ceux de la France. Un Français, qui habite le Cambodge depuis dix ans, nous écrit qu'ils sont décidés à ne pas se laisser étrangler sans crier. D'après lui, il se passe là-bas des choses qui paraîtraient invraisemblables si on ne savait que la guerre à Dieu figure en tête du programme de la franc-maçonnerie.

L'unique souci du Protectorat—qui ne *protég.* que les païens—c'est, semble-t-il, de faire la guerre aux chrétiens, de tuer l'autorité des missionnaires et de paralyser leur action si éminemment civilisatrice. Impossible de fonder une chrétienté sans qu'aussitôt le Protectorat ne vienne susciter des obstacles.

Les pagodes reçoivent ses largesses, et on ne peut obtenir à Phnom-Penh une parcelle de terrains pour bâtir une chapelle !

Les missionnaires, comme de vils malfaiteurs, sont sous la surveillance de la police secrète. On les espionne jour et nuit. On croirait vraiment que chacun de leurs pas frappe sur les touches invisibles d'une sorte de télégraphe qui aboutirait au bureau du Résident supérieur. On dit aux chrétiens : Pourquoi obéir au Père ? Ça ne le regarde pas. Il n'a pas à vous commander en dehors de son église, etc. Et les mandarins, dociles aux leçons reçues, rebattent sans cesse les oreilles du missionnaire de cette baliverne si évidemment maçonnique : Le Père doit rester dans son église, comme le bonze en sa pagode ; sa seule affaire, c'est de faire des prières.

Un honnête employé me disait dernièrement que pour n'être pas mal noté, il était obligé de se montrer l'ennemi des missionnaires. Et il avouait plus naïvement encore avoir reçu d'un très haut fonctionnaire—que je nommerai en temps et lieu—60 piastres pour payer les indigènes qui consentiraient à aller porter plainte contre eux à Phnom-Penh !

On peut juger par là de ce que doit être la justice en de pareilles mains. Pour n'être pas infailliblement condamnés d'avance, les chrétiens dissimulent, avec soin, leur qualité de chrétiens.

Légalement, les affaires indigènes vont aux tribunaux cambodgiens ; mais toutes les fois que des chrétiens sont en cause, il se trouve—par un pur hasard évidemment—que c'est le tribunal français qui prononce la sentence. Et quelle sentence ! !...

Si, parfois, l'affaire est laissée aux juges cambodgiens, ceux-ci n'ont pas même la peine de rédiger la sentence ; le Protectorat, toujours prévenant, se charge gracieusement de la corvée. Il n'a qu'à frapper du pied pour faire surgir des légions de faux témoins ; mais sa loyauté bien connue ne lui permettrait jamais, c'est évident, d'user d'un moyen aussi... facile !...

Un chinois avait si solidement construit l'église d'un mis-

sionnaire qu'au moment de mettre la toiture, l'édifice s'écroule en partie. Le chinois était responsable, puisqu'il avait garanti son travail pour un prix convenu, *par écrit*, de 1,200 piastres. On répare les dégâts. Pendant ce temps l'affaire est portée au tribunal français qui, par certains tours de passe-passe, trouve moyen de condamner le missionnaire à verser au chinois 1,400 piastres, pour *frais de réparations*. Effrayé, sans doute, d'un tel succès, le chinois n'osait réclamer la somme fixée par le tribunal. Un mauvais drôle (je n'ose dire, un français, tant j'ai honte de le désigner par le nom de son pays), après avoir vainement tenté de vaincre la timidité du chinois, achète la créance et déclare publiquement que si les 1,400 piastres ne lui sont pas versées à bref délai, il fera boire ses chevaux dans le bénitier de l'église—qui lui était adjudgée par sa créance—et boira lui-même l'absinthe dans le calice du Père. Pour éviter un scandale, le Père crut devoir s'incliner devant cette criante injustice.

Les lecteurs de la *Voix de Notre-Dame*, connaissent sans doute le P. Pianet. Il a construit, au Cambodge, une superbe église en l'honneur de Notre-Dame de Chartres. Au mois de mai dernier, lui arrivait une grande statue de Notre-Dame de Sous-Terre, véritable chef-d'œuvre. On fit une réception triomphale à la belle Vierge de Chartres, ce qui mit les mécréants—je ne parle pas des cambodgiens, hélas!—absolument hors des gonds. Après divers incidents, dont le récit m'entraînerait trop loin, deux Français arrivent de Phnom-Penh en chaloupe, saisissent un des chrétiens qui avaient le plus activement travaillé à recevoir dignement la *Vierge sans pareille* et l'emmenent, les fers aux pieds, à la capitale. Le P. Pianet part aussitôt pour le défendre; il revendique noblement la responsabilité de tout ce qui s'est passé. Le brave chrétien n'en est pas moins condamné à 21 jours de prison, et le P. Pianet... à un mois! Le pauvre missionnaire, dont la santé est depuis longtemps fort ébranlée, ne sortit de prison que pour entrer à l'hôpital.

On n'a pas l'idée de tout le tapage organisé par le Protectorat au sujet de cette affaire. On avait mis quatre chaloupes et tous les mandarins, petits et grands, à la recherche

des chrétiens dans toute la contrée. On les traquait comme du gibier, au fond de leurs maisons, dans leurs barques, au milieu des brousses, etc. Le prétexte était de les appeler comme témoins acteurs, mais le but était de jeter l'épouvante parmi eux et de leur faire comprendre qu'ils ont tout intérêt à abandonner les missionnaires.

En se livrant, le P. Pianet avait cru donner à manger aux loups pour un certain temps, et, par là, amener quelque tranquillité. Grosse illusion. On recommence le même système à l'égard d'un Père du voisinage; chaloupes et mandarins sont en campagne depuis dix jours, et les malheureux chrétiens se sauvent dans les brousses.

Les Français de Phnom-Penh, tout irrégieux qu'ils sont, *en général*, sont révoltés des inqualifiables agissements du Protectorat et menacent de casser les vitres.

Dernièrement, un missionnaire ayant, sans succès, porté plainte au tribunal de Phnom-Penh, s'adresse à celui de Saïgon, lequel renvoie la plainte au Résident-supérieur. De là, grande colère à la Résidence, où l'on déclarait depuis que le P. Pianet avait été *pincé* à défaut de ce jeune Père qui agonisait à l'hôpital pendant qu'à quelques pas de là, au Palais de justice, le P. Pianet était grossièrement insulté et, finalement, condamné. D'où on peut conclure que le crime du P. Pianet serait d'avoir, dans la peau d'un confrère, porté une plainte qui a déplu en haut lieu.

Voici, pour terminer ce trop long article, encore deux faits qui prouvent péremptoirement l'animosité du Protectorat contre les missionnaires.

Quatre notables chrétiens avaient voulu punir un voleur de mangues, comme c'est coutume dans tout le royaume sans que personne ait jamais été inquiété à ce sujet. Une chaloupe arrive, les saisit comme usurpateurs de fonctions publiques et les livre aux mandarins qui les condamnent à une amende de 168 piastres ! L'individu dont on s'était servi pour faire ce coup de maître était entre les mains de la police pour avoir tué son propre fils. Eh bien ! il n'a été condamné qu'à 15 piastres d'amende par le même tribunal !

Les quatre notables sont aujourd'hui en liberté, mais il a fallu payer pour cela la somme intégrale, contrairement à

tous les usages cambodgiens, qui ne rejettent jamais tout à fait la demande d'un homme de considération, surtout celle de quelqu'un qui, à leurs yeux, a qualité de bonze. Or c'est l'évêque lui-même qui, à plusieurs reprises, a sollicité au moins une diminution d'amende. Par voie indirecte, on répond que M. X. (le très-haut fonctionnaire *français* que je ne veux pas nommer) s'y oppose, et on apprend que le même très-haut fonctionnaire s'est adjudgé la moitié du versement!!!

2^e fait. Quelques chrétiens étaient en rixe avec les payens de leur village. Si favorables qu'elles soient aux payens, les autorités de l'endroit avaient cru suffisamment défendre leurs protégés en jugeant à l'amiable, quand arrive une chaloupe pour emmener à Phnôm-Penh, qui? *les chrétiens seulement.* Sans être entendus, sans être interrogés, ils sont condamnés à une amende tout à fait insolite de 312 piastres, environ 1,300 francs. Un Père va trouver les mandarins pour protester contre ce jugement dont la simple copie—que j'ai eue sous les yeux—sue la plus révoltante mauvaise foi. Réponse: " M. X... le très-haut fonctionnaire *français* nous a livré ces gens-là pour les condamner; nous n'osons rien faire contre sa volonté." Inutile de se plaindre au roi, qui a les mains liées, et qui se contente de faire dire aux Pères qu'il est indigné de la façon dont on les traite.

" Voilà donc, nous écrit le P. Pianet, ces pauvres gens condamnés à payer l'énorme somme de 312 piastres. C'est pour eux la prison à vie, ou bien c'est à moi de les sauver... ce n'est pas le délit qu'on a recherché en eux; c'est Dieu, vers lequel il se sont tournés, qu'on a voulu atteindre. S'ils sont en prison, c'est pour apprendre aux payens qu'ils ont tout à perdre à se faire chrétiens. Dans de pareilles conditions, puis-je les abandonner? Je ne me le pardonnerais jamais; et Dieu me le pardonnerait-il?... avec les 12 piastres que j'ai sacrifiées pour délivrer un des quatre notables condamnés dans l'affaire du voleur de mangues, c'est donc 312 piastres qu'il me reste à trouver, si j'aime encore Dieu et mon prochain et si j'ai tant soit peu à cœur de conserver ou de conquérir des âmes à Jésus-Christ. C'est là une dette sacrée qui doit passer même avant celles qu'il

m'a fallu contracter pour mon église. Absolument dénué de ressources, j'ose adresser un appel tout particulièrement pressant aux âmes généreuses qui, comme nous, souffrent du rôle odieux qu'on fait jouer à notre France dans ces lointains pays où elle devrait, fidèle à sa noble mission, apporter la civilisation chrétienne dans les plis de son drapeau."

Puisse ce cri de détresse être entendu !

On dit que le nouveau gouverneur général de l'Indo-Chine, M. de Lanessan, condamnerait énergiquement ce stupide système de vexations vis-à-vis des chrétiens et des missionnaires ; cela prouverait que l'anticléricisme n'étouffe pas chez lui, comme chez tant d'autres, la voix du bon sens et du patriotisme. Ainsi soit-il !

X.

PAUVRES MARTYRS I

(*Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*)

Ce n'est pas seulement en Afrique que l'esclavage exerce ses ravages, voici dans le royaume de Siam une histoire très véridique racontée par M. Guégo, de la Société des Missions Etrangères de Paris. Puisse-t-elle exciter la pitié de nos jeunes lecteurs pour leurs frères moins heureux ! Puissent-ils donner sans compter à l'Œuvre de la *Propagation de la foi*, cette grande libératrice des petits et des esclaves !

Il y a douze ans, une bande de Hô (peuplade au nord du Laos) s'abattait sur mon pays et, après avoir ravagé et pillé plusieurs localités, elle s'en retournait emmenant avec elle comme esclaves quantité de mes compatriotes. Cependant mon village fut épargné. Mais bientôt le bruit se répand que le roi d'un petit Etat limitrophe s'avance avec une bande de soldats. A cette nouvelle, tout le village se cache au fond des forêts. Mon grand-père, déjà vieux et infirme, ne voulut pas nous suivre, disant qu'il ne ferait qu'embarrasser notre fuite. Mon père fit des instances, tout fut inutile. Nous fîmes quelques provisions de riz, et nous partîmes, mon père, ma mère et nos compatriotes, au nombre de plus de cent.

* * *

Après plusieurs jours de fatigues, nous arrivons à un endroit de la forêt si épais que l'obscurité y était complète. Aussitôt chacun se met au travail pour élever quelques huttes que nous recouvrons de feuilles, et nous voilà installés. Comme les brigands ravageaient tout et occupaient nos villages pour y passer la saison des pluies, il fallut penser à fuir ailleurs, sous peine de mourir de faim ; de plus, presque toutes les nuits, quelques-uns étaient dévorés par les tigres. Effrayés, mon père, ma mère, mon petit frère et moi nous partons avec ceux de notre village qui avaient décidé de descendre vers le Laos méridional, dont nous n'étions pas très éloignés.

Il y avait à peine un jour que nous marchions et, de tous côtés, on entendait des pleurs et des gémissements; les provisions étaient épuisées; alors il fallut se résigner à manger quelques fruits sauvages et des *màn thè* (espèce de pommes de terre); encore plusieurs ne pouvaient-ils s'en procurer; ce ne fut bientôt que morts et mourants.

* * *

Tout à coup mon père s'arrête et me dit :

“ Je vois que je ne pourrai pas suivre; reste donc avec ta mère et nos autres compatriotes; quant à moi, je vais retourner chercher ton grand-père et quelques provisions de riz; ton jeune frère m'accompagnera, et nous viendrons bientôt te rejoindre dans la petite ville où nos compatriotes veulent aller.”

Ces paroles de mon père furent pour moi comme un coup de foudre : j'avais le pressentiment de ne plus le revoir. Hélas ! mes prévisions n'étaient que trop fondées, comme je l'appris plus tard.

Pour obéir à mon père, je continuai à suivre mes compagnons. Bientôt ma mère tombait malade. Comme nous ne mangions depuis plusieurs jours que quelques herbes, nous n'avions plus de force, et, la fièvre s'ajoutant à cet épuisement, ma mère fut obligée de s'arrêter. Je ramassai aussitôt quelques feuilles sèches et préparai un abri pour elle. Je fis cuire ensuite dans la cendre mes fruits sauvages, mais elle ne put en manger et, s'étendant sur les feuilles, elle me dit :

“ Mon cher enfant, je vois que je ne passerai pas la nuit; c'est donc inutile que tu restes avec moi; laisse-moi mourir seule sur le petit lit que tu m'as fait et rejoins nos compagnons au plus tôt.”

En disant ces mots elle se mit à pleurer, et moi je lui dis en sanglotant que je mourrais avec elle, mais que j'aurais jamais consenti à la laisser seule. Pauvre mère ! Elle ne me répondit rien, mais, me regardant fixement, elle commença à trembler et à gémir; puis, me plaçant plus près de ses lèvres, elle passa ses mains autour de mon cou, mais ne prononça pas une parole.

Hélas ! je n'avais plus de mère ! !.

Cette mort si instantanée me laissa dans un tel abattement que je sanglotai toute la nuit. Après avoir longtemps réfléchi, je me déterminai à rejoindre mon père.

Je rencontrai quelques-uns de mes compatriotes. Voyant ma faiblesse et mon épuisement, ils m'offrirent un peu de riz cuit que je dévorai avec avidité ; je sentis bientôt mes forces revenir, et, ayant remercié mes bienfaiteurs, je les quittai pour aller au-devant de mon père. Cette première journée se passa bien, et le soir je mangeai le reste du riz qui m'avait été donné. Le lendemain, dès la pointe du jour, je reprenais ma route. Je marchais depuis quelques heures lorsque, ô bonheur ! je parvins dans un sentier que je connaissais et qui conduisait à mon village : je n'en étais guère éloigné de plus de trois jours.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir mon frère se diriger vers moi ! Il était seul ; je compris, hélas ! que mon père était mort.

* * *

En arrivant pres de moi, le pauvre enfant se mit à sangloter ; moi, je n'eus pas le courage de l'interroger. Ce ne fut que longtemps après que je lui demandai des détails sur la mort de mon père. Il me dit que, la nuit même du jour où il m'avait quitté, il fut pris d'un violent accès de fièvre et qu'il était mort presque aussitôt.

* * *

La seule espérance de sauver mon frère ranima mon courage. Mon Dieu ! que de souffrances et de privations m'attendaient encore ! Malgré tous mes efforts, mon frère tomba malade, et je fus obligé de le porter plusieurs fois ; par pitié, pour moi, la plupart du temps il se contentait de s'appuyer sur mon bras.

Nous marchions ainsi depuis huit ou dix jours, lorsque je trouvai une petite fille de huit à neuf ans qui était de mon village. Pauvre enfant ! son père et sa mère étaient morts de faim ! Elle portait son frère âgé d'un an dans une étoffe qu'elle s'était placée en sautoir. Je la surpris en train de creuser la terre avec un morceau de bois pour y chercher

des *màn thèt*, et elle était tellement absorbée par son travail qu'elle ne me vit pas. Je m'approchai doucement d'elle, et ce ne fut qu'au son de ma voix qu'elle se retourna tout effrayée. Aussitôt qu'elle me reconnut, elle se mit à pleurer en disant :

“ Mon petit frère ne veut pas manger ; depuis ce matin je lui offre en vain un morceau de *màn thèt* que j'ai conservé pour lui.”

En me parlant ainsi, comme pour mieux me convaincre de ce qu'elle me disait, elle lui présenta encore une pomme de terre par-dessus son épaule ; mais le petit ange accroupi dans l'étoffe ne donnait aucun signe de vie ; c'est à peine si je lui voyais la tête. Il était mort. Je veux le prendre dans mes bras, mais sa sœur n'y consent pas ; ramenant l'étoffe sur ses genoux, elle retire elle-même son frère, qui était déjà froid et sans mouvement, et, le tenant pressé contre son cœur, elle sanglotait, disant toujours que son petit frère, ne voulait pas manger. Il fallut lui arracher de force le petit cadavre, qui commençait à se décomposer.

Je recouvre de feuilles le petit corps et j'emporte l'enfant dans mes bras ; elle pleura longtemps. Enfin, peu à peu, elle consentit à me suivre.

* * *

Nous arrivons dans un tout petit village. Je me présentai devant la première maison que je vis. Le soleil allait se coucher. Aussitôt je me trouve en face d'un Laotien, qui me demanda d'où nous venions et où nous allions. Je lui racontai notre histoire. J'avais à peine commencé que mon frère et l'orpheline s'endormaient. Bientôt, je vois venir plusieurs autres Laotiens, qui paraissent m'écouter avec le plus grand intérêt.

Hélas ! je croyais avoir à faire à des cœurs généreux et je parlais à des tigres.

A peine entré chez lui, il ferme la porte sur nous, et nous confie à un autre Laotien que je pris pour son fils. Celui-ci fait apporter un peu de riz et de poisson sec, mais si peu, que je n'osai y toucher par pitié pour mes petits affamés. Pendant que nous mangions, notre hôte s'en alla dans le village, me laissant avec son fils.

Bientôt après, il revenait avec deux autres Laotiens. Il demanda si nous avions mangé, et m'ordonna de rester dans la maison.

Pendant la nuit les quatre Laotiens, couchés près de la porte, pensant sans doute que je dormais profondément, commencèrent à converser tout bas. L'un disait :

“ Ces trois enfants paraissent bien faibles, et je crains bien qu'ils ne meurent au bout de quelques jours, surtout les deux plus jeunes.”

Un autre ajoutait :

“ Il faut les garder ici, et probablement qu'il en viendra d'autres ; car ces enfants n'ont pas dû descendre seuls de leur pays.”

“ Demain je les emmènerai avec moi, reprenait notre hôte, et je les donnerai à mon frère, qui est dans un autre village.”

* * *

Le matin je m'assoupis un peu. Je fus réveillé par la voix de mon hôte :

“ Allons, levez-vous, mes enfants ; je vais vous conduire dans mon village, qui est à une journée d'ici ; nous irons en barque, et ainsi vous ne vous fatiguerez pas.”

Je lui demandai en grâce de nous accorder quelques jours de repos, mais il reprit d'un ton sévère :

“ Allons, allons ! descendez vite en barque.”

* * *

Appelant alors mes petits compagnons qui dormaient, car il était à peine jour, nous suivons notre hôte ; et, après avoir marché quelque temps, nous arrivons près d'une barque, où les deux Laotiens de la veille nous attendaient, tenant chacun un aviron. A peine sommes-nous installés que mon maître se met à l'arrière et dit à ses compagnons de ramer promptement.

Je compris alors que j'avais affaire à des vendeurs d'hommes.

* * *

Il était environ neuf heures lorsque nous abordâmes près d'un grand village. Mon hôte nous fit descendre, dit à ses deux Laotiens de préparer le riz, et sortit. Le riz cuit, no

deux conducteurs nous en donnent à chacun une poignée avec un peu de *phrik* (piment) ; pour eux, ils mangèrent à part du poisson salé.

Nous avons achevé notre repas lorsque je vois revenir mon hôte avec deux nouveaux Laotiens. Ils s'approchent de nous sans rien dire, se retirent ensuite à peu de distance et se mettent à parler tout bas. Je compris alors qu'on nous achetait. Ils reviennent tous les trois auprès de nous et nous ordonnent de les suivre. Nous entrons dans la ville. Nous arrivons à la maison de l'un d'entre eux, et celui qui nous avait vendus me dit :

“ Restez ici, c'est la maison de mon frère, il vous traitera comme ses enfants, vous ne manquerez de rien.”

M'ayant ainsi parlé, il me quitta. Depuis je ne l'ai plus revu.

Mon nouveau maître m'ordonne de rester chez lui, et emmène mon petit frère et l'orpheline. Il veut, dit-il, les conduire chez son parent, qui habite le même village.

Les deux enfants se précipitent vers moi, mais lui les menace du rotin.

Je veux les suivre, mais j'en suis empêché par un autre Laotien qui se place entre moi et la porte. Alors je leur recommande d'obéir à leurs conducteurs, ajoutant, pour les consoler, que j'irais les voir tous les jours.

* * *

Un instant après, mon nouveau maître revenait en me disant qu'il ne nous séparait ainsi que pour un temps, et qu'une fois la moisson faite nous serions réunis.

“ Mon frère, ajouta-t-il, n'a personne pour son troupeau de buffles : ce sera la seule occupation de tes compagnons, qui, du reste, resteront dans le même village ; tu iras les voir quand tu voudras.”

* * *

Les premiers jours, je pus les voir assez souvent, mais plus tard mon maître ne me le permettait plus que de loin en loin, disant que je perdais trop de temps. D'un autre côté mon frère n'était presque jamais à la maison ; son maître l'envoyait garder les buffles à travers les champs, où la plupart du temps il couchait avec d'autres esclaves de notre pays. Pauvre enfant ! il reçut bien souvent des coups de rotin.

La petite orpheline demeurait à la maison avec la femme de son maître, qui la brutalisait, la traitant de paresseuse et la maudissant.

* * *

Il y avait six ans que nous étions ainsi séparés, quand un jour un marchand chinois s'installe dans notre village. Tous les soirs mon maître allait le trouver et revenait fort tard, ivre à ne pouvoir monter dans sa maison. Une fois même il me dit qu'il allait me vendre. J'eus peur, et le lendemain j'avertis mon frère que je viendrais le chercher lui et sa sœur pour nous enfuir.

* * *

Vers le milieu de la nuit je me lève et cours à la maison. Je secoue mon frère : il ne se réveille pas. J'en fais autant à sa petite sœur, qui dormait auprès de lui : même silence. Alors je veux la mettre sur ses pieds : elle crie sans se réveiller ; je la secoue violemment : elle crie plus fort. Craignant qu'on ne m'entende, je la dépose sur la natte et retourne vers mon frère ; je le prends entre mes bras, je l'emporte endormi, et m'enfuis en toute hâte.

Un quart d'heure après seulement il se réveillait.

“ Malheureux ! lui dis-je, pourquoi n'as-tu pas veillé cette nuit avec ta sœur comme je te l'avais ordonné hier soir ? ”

Il me répondit que, n'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits, car aux champs son maître le faisait veiller pour garder les buffles, il n'avait pu résister au sommeil. Je n'eus pas le courage de le gronder davantage.

“ Allons, m'écriai-je, marchons vite, autrement nous allons être repris, car déjà les coqs ont chanté et il va bientôt faire jour. ”

Aussitôt il me demande où est sa sœur. Je lui réponds qu'elle est en avant. La ruse me réussit un instant, mais bientôt il me fait la même question, et, tout en continuant de courir, je le conjure de se hâter, que nous allions la rejoindre.

Il courait en pleurant, se doutant bien que je le trompais. Après avoir ainsi marché longtemps, je lui donnai un peu de riz, qu'il ne voulut pas manger, me demandant sans cesse où était la petite *Bin*.

Ne pouvant plus lui cacher la vérité, je lui avouai pour quel motif je l'avais laissée dans le village ; il recommença à pleurer et à crier, et voulait revenir auprès de sa petite sœur.

“ Malheureux ! m'écriai-je, tu veux donc nous faire reprendre ? Nos maîtres se sont déjà aperçus de notre fuite et ils vont se lancer à notre poursuite ; nous allons être rotinés et vendus.”

Il eut peur et se remit à courir.

Il était cinq heures du soir, nous allions entrer dans la forêt, lorsque, en débouchant de la plaine, je me vois cerné par plusieurs Laotiens à cheval. Je veux retourner sur mes pas, me cacher dans les grandes herbes de la plaine ; mais il n'était plus temps ; j'avais été vu avec mon pauvre frère.

En un instant nous sommes pris, garrottés et conduits par deux autres Laotiens. Voyant que mon frère ne pouvait suivre, ils le laissent libre. Quant à moi, ils m'attachent les mains derrière le dos avec une corde qu'ils me passent au cou, et que l'un d'entre eux tient en marchant ; un autre Laotien me suit à pied, armé d'un couteau et d'un fusil.

* * *

Nous parvenons au village où m'attendait mon maître. Dès qu'il me voit, il se précipite sur moi avec fureur, et me frappe à coups de pied et à coups de poing. Le lâche ! il voyait que j'étais attaché !

* * *

Une fois arrivé, il fait appeler le marchand chinois dont je vous ai parlé.

“ Attends, je vais te contenter, s'écrie-t-il en vociférant ; tu ne veux pas rester avec moi, eh bien ! tu vas changer de maître.

“ —Tiens, ajoute mon bourreau en s'adressant au Chinois, veux-tu m'acheter ce fuyard ? Je l'ai payé 3 *fâks* (25 écus $\frac{1}{2}$ le *fâk*, soit en tout 228 fr. 50) ; j'ai donné un autre *fâk* à ceux qui l'ont arrêté dans sa fuite ; donne-moi 4 *fâks* (soit 306 fr.) et emmène-le, ce perfide.

“ —Mais voulus-je dire, je ne...

“ —Veux-tu te taire ?” reprend-il, et il me donne un soufflet.

Je veux me précipiter sur lui ; j'en suis empêché par mes liens et par un autre Laotien qui me donne un coup de pied.

“ Mais, m'écriai-je de toutes mes forces, tuez-moi donc, lâches, et que ce soit fini !!! ”

Les misérables, ils se mettent à rire. Un peu après, le Chinois donnait 4 fâks à mon bourreau en me promettant de me bien traiter...

Je voulus objecter que je ne devais rien à celui qui me vendait ; le Chinois me répondit :

“ Je t'ai acheté 4 fâks, comme tu l'as vu, et je t'emmène ; si tu veux l'accuser plus tard, à ta volonté...”

Je demande mon frère ; mais mon nouveau maître me dit qu'il n'a que faire d'enfants.

Il me fallait donc suivre le Chinois, qui me conduisit à Ubôn.

Là, j'entends dire qu'un envoyé du roi est venu pour empêcher la vente de mes compatriotes. Cette nouvelle me fit pour ainsi dire oublier toutes mes souffrances passées. Je courus aussitôt auprès de lui et lui expliquai comment j'avais été indignement vendu et revendu. Il me répondit qu'il se chargeait de me faire rendre justice.

Le Chinois vint me réclamer, et donna probablement une forte somme à ce mandarin ; car, le quatrième jour, ce dernier me remettait entre les mains de mon bourreau, qui me jeta aux fers.

Sur ses entrefaites, ô mon Père, vous arriviez pour la première fois dans cette ville d'Ubôn. Ayant entendu dire que vous étiez des hommes justes, je résolus d'implorer votre pitié. Cependant, je n'osais plus espérer, j'avais été tant de fois trompé et déçu ! Enfin, malgré toute la vigilance du Chinois, je parvins à briser ma chaîne et je m'enfuis vers vous, qui depuis six ans m'avez gardé, nourri et élevé comme votre enfant. Ah ! si, pendant ma préparation au baptême je ne vous avais tant de fois entendu dire que le paradis n'est pas sur cette terre, je m'écrierais qu'il est près de vous ! Et en disant ces mots, il pleurait de joie et de reconnaissance.

Aujourd'hui, le jeune frère de notre narrateur et la petite orpheline dont je vous ai raconté les malheurs, sont aussi avec les missionnaires ; car je les ai délivrés des mains de la leur injuste détenteur. Tous bénissent Dieu et l'Œuvre de Propagation de la Foi.

UN JEUNE ARABE ENFANT DE DIEU.

LA GRACE DU BAPTÊME.

(Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi).

Deux missionnaires, revenant en France après un long séjour sur les côtes d'Afrique, ramenèrent avec eux un pauvre petit esclave qu'ils avaient acheté afin de l'instruire dans la religion chrétienne. On apprit d'abord à cet enfant à parler la langue française, et rien ne fut négligé pour faire arriver jusqu'à son âme la lumière de la vérité.

Le religieux chargé de cette douce mission lui expliqua comment DIEU l'avait tiré du néant pour le rendre heureux et en faire un habitant du Ciel, de ce Ciel si beau où il irait un jour, lui, le petit Xavier, s'il aimait bien le bon DIEU par-dessus tout. Cette pensée transportait l'enfant d'admiration ; il ne cessait de répéter : "Le Seigneur, bon Maître pour moi ! Oh oui, je l'aime !" et son regard expressif suppléait à la difficulté qu'il éprouvait encore d'exprimer ses sentiments. Quand il eut bien compris qu'ayant été créé pour DIEU il lui appartenait, son bonheur ne connut plus de bornes. Il avait eu en Afrique un maître dur et cruel, qui lui faisait souffrir toutes sortes de mauvais traitements, et le pauvre enfant le comparait dans sa pensée à ce DIEU si bon que le missionnaire lui avait fait connaître. Il s'ingéniait à prouver au Seigneur sa reconnaissance et son amour. Sa sagesse, son application, sa docilité constante, montraient d'une manière évidente l'action de la grâce dans cette jeune âme ; aussi trouva-t-on bientôt le néophyte prêt à recevoir le Baptême.

Xavier d'ailleurs en avait le plus grand désir, et, quand on lui eut montré toute la valeur du sacrement régénérateur, il pressa de questions le prêtre qui l'instruisait :

" Explique encore, disait-il, je veux apprendre bien vite

pour être baptisé ; si je ne sais pas mon catéchisme, je ne pourrai pas devenir enfant de DIEU. Mon âme est noire, Père, lave mon âme, verse l'eau dessus, fais-la blanche pour qu'elle puisse aller au Ciel."

Notre jeune orphelin avait ensuite été envoyé dans un petit séminaire ; mais, n'ayant point les aptitudes nécessaires pour étudier, il fut placé chez des colons habitant la province d'Alger.

Il était heureux de retrouver le chaud soleil de son Afrique, le ciel si bleu, l'air tant aimé du pays natal ; mais il pensait aux missionnaires, et son cœur conservait toujours les leçons qu'il en avait reçues.

Tout en gardant les troupeaux, Xavier se trouvait en contact avec les bergers arabes des tribus environnantes. Maintes fois il avait été sollicité par ces infidèles de renoncer à la religion chrétienne ; on lui promettait de le nourrir, de lui donner de l'argent, etc.

"Moi, répondait-il, abandonner ma religion ? jamais J'aime le Seigneur, mon Maître ; je veux aller au Ciel !"

Alors, les musulmans, ne gagnant rien par les promesses, eurent recours aux menaces, puis aux coups, mais toujours inutilement.

Enfin, irrités par cette courageuse fermeté, ils le saisirent un jour et le menacèrent de la mort. Sous les coups comme sous le glaive de ses meurtriers, Xavier répondait encore :

"J'aime le Seigneur, mon Maître, je veux aller au Ciel !"

Le Ciel en effet fut sa récompense, et les missionnaires, en apprenant la bienheureuse mort de l'enfant qu'ils avaient recueilli, rendirent grâces à DIEU d'avoir eu l'honneur de former un martyr.

M. B.